This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES MÉPRISES,

OU

LES ILLUSIONS DU PLAISIR.

PREMIÈRE PARTIE.

Vet. Fr. II B. 5

LES MÉPRISES,

OU

LES ILLUSIONS DU PLAISIR;

LETTRES

DU COMTE D'ORABEL,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE SA VIE:

Rédigées & mises au jour par M. NOUGARET.

Le bonheur! A nos yeux l'illusion l'annonce;
L'illusion l'emporte & s'enfuit loin de nous.

VOLTAIRE, Dom Pèdre, *Trag.*

PREMIÈRE PARTIE.

A BERLIN,
Et se trouve à PARIS,
Chez Jean-François BASTIEN, Libraire,
rue du petit-Lion, Fauxb. St.-Germain.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JAN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

S'IL eſt conſolant pour les infortunés, de ſavoir que l'opulence & la grandeur ne ſont pas toujours heureuſes, il n'eſt pas moins utile aux vicieux & même à ceux qui rendent un continuel hommage à la vertu, d'apprendre que l'homme livré à ſes paſſions ne jouït que d'un bonheur apparent: les eſclaves des ſens peuvent être frappés du triſte ſort de leurs pareils; ils peuvent vouloir

enfin ſecouer un joug honteux ; & l'eſtimable amant de la Sageſſe, voyant que les plaiſirs des cœurs pervertis ne ſont qu'une funeſte illuſion, ſuivie tôt ou tard du remors, ſe perſuade davantage que leur privation n'a rien de triſte ; & qu'il connaît la vraie félicité. Tels ſont les motifs qui m'ont engagé à publier les Lettres du Comte d'Orabel. Malgré le ſoin que j'ai pris de les élaguer & d'y adoucir bien des choſes, peut-être les trouvera-t'on

encore un peu trop licencieuſes. Mais il m'a paru qu'il ne fallait pas tout-à-fait affaiblir le langage des paſſions, chaque perſonnage devant s'exprimer d'après les ſentimens qui l'animent. Selon quelques perſonnes, la correſpondance que j'offre au Public, aurait été plus parfaite, ſi j'y avais joint les réponſes du vertueux ami à qui le Comte d'Orabel ouvre ſon âme tout entière; mais je n'ai pu me les procurer, quelque recherche qu'on en ait faite : il

eſt à préſumer qu'elles ont paſſé dans des mains étrangères à la mort du Comte. D'ailleurs, n'auroient-elles pas fait longueur, & trop diviſé l'intérêt principal ? Au reſte, ſi on parvient à les découvrir, je m'empreſſerai d'en faire part au Public : elles pourront montrer combien ſont délicieux les plaiſirs délicats d'un honnête homme.

LES

LES MÉPRISES,

OU

LETTRES

DU COMTE D'ORBEL.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Le Comte d'ORBEL au Marquis de VRINIAC.

Ma douleur commence à être moins vive, mon cher de Vriniac. Deux mois se sont écoulés depuis

la mort de mon père ; je vois qu'il n'eſt point de remède à la perte que j'ai faite, & qu'il ne me reſte plus qu'à conſerver un tendre ſouvenir de ſes vertus, de ſes bontés pour moi. Je le ſais, il était plutôt mon ami que mon père ; tout en veillant ſur mon éducation, il s'occupait de mes amuſemens. Il voulait que le plaiſir ſuccédât à l'étude ; il voulait que l'inſtruction fût aſſaiſonnée de tout ce qui peut la rendre agréable. Le pédantiſme de la plupart des Inſtituteurs lui paraiſſait une barbarie odieuſe ; il les voyait avec déſeſpoir étouffer les jeunes plantes confiées à leurs ſoins, au lieu d'en ménager l'extrême délicateſſe. Ses repréſentations, ſes conſeils ſalutaires, ſur-tout les viſites qu'il me faiſait fréquemment, avaient inſenſiblement poli les pédagogues raſſemblés dans le Collège où j'ai

été élevé avec toi ; ils ſont devenus des maîtres auſſi aimables que remplis de mérite... Mais le juſte tribut de louanges que je paie à la mémoire d'un père qui me ſera toujours infiniment cher, m'entraîne beaucoup trop loin. Je me propoſais de t'entretenir de ma ſituation actuelle, des ſentimens que j'éprouve. Je vais te parler avec la franchiſe que tu me connais ; je vais librement épancher mon cœur dans le tien.

C'eſt avec la plus grande peine que j'ai cédé aux inſtances de ma famille, & que, de Capitaine de Cavalerie, je me ſuis métamorphoſé en grave Magiſtrat. Mais on m'a repréſenté ſi pathétiquement que la mort prématurée de mon frère aîné, jointe à celle de mon père, ne laiſſait que moi de mon nom, pour remplir dans notre Parlement une place occupée avec gloire par

mes aïeux depuis pluſieurs ſiècles ! Je n'ai pu réſiſter à leurs careſſes, à leurs larmes, à leurs menaces; c'en eſt fait, j'immole mes goûts, j'abandonne l'étendard de Mars pour me ranger ſous celui de Thémis ; heureuſement qu'on ſert ſa patrie de différentes manières. Mais je crains que les paſſions dont je me ſens agité ne ſoient guères compatibles avec mon nouvel état. Je m'efforce d'en triompher, je tâche de remporter ſur elles une entière victoire ; la ſatisfaction de remplir mes devoirs me tiendra lieu ſans doute des plaiſirs dont je vais me priver.

Je ne puis m'empêcher d'envier ton ſort : appellé auprès d'un oncle dont tu es l'unique héritier, tu goûtes toutes les délices de la Capitale. Que n'habites-tu encore notre commune patrie ! je ſentirois moins la contrainte & l'ennui de la vie que je mène ici.

De Bordeaux, ce 14 Février 17..

LETTRE II.

AH! mon ami, je sortirai donc bientôt de la langueur qui me consumait; je l'ai trouvé, le vrai bonheur, le seul moyen d'être heureux. Il ne consiste point à pâlir sur des *in-folio* poudreux, à faire une étude continue des loix, à se rendre l'exemple & l'oracle du Barreau; il réside tout entier dans les charmes de l'amour, dans l'union intime de deux cœurs faits l'un pour l'autre. Oui, voilà l'unique félicité; elle seule adoucit les peines de la vie: qui ne plaindrait l'être assez malheureux pour ne l'avoir jamais connue? Je l'avais ignorée jusqu'à vingt-deux ans; mais je veux lui consacrer mon existence, & la goûter à chaque instant de ma vie. J'aime,

j'idolâtre une femme charmante, en qui la beauté eſt la moindre des perfections ; c'eſt pour elle que je reſpire, c'eſt par elle que je jouïs de moi-même, de tout ce qui m'environne ; je lui dois un nouvel être. Sans elle, mon rang, ma fortune, la vie ne ſeraient rien à mes yeux, puiſque je ne pourrais lui en faire hommage ; c'eſt pour elle que je vais vivre, c'eſt pour elle que je vais briguer l'eſtime de mes concitoyens. Je n'avais encore aimé que d'une manière imparfaite, ou plûtôt je n'avais vu juſqu'à préſent dans les femmes que des créatures charmantes, faites pour nous procurer des plaiſirs paſſagers ; maintenant je vois qu'elles inſpirent auſſi à notre âme une volupté délicieuſe, & dont la durée eſt proportionnée à la délicateſſe de nos ſentimens. Une faible étincelle d'amour s'était à peine

allumée dans mon cœur pour quelques beautés vulgaires ; mais la divinité qui règne sur tous mes sens, m'embrâse d'une flamme active, qui me brûle & me dévore, en me fesant éprouver des sensations ravissantes, *inexprimables*.

Tu peux juger de l'excès de mon ardeur, de l'ivresse où je suis plongé.... Que dis-je ! il me serait impossible de décrire ce que mon âme seule sait ressentir.... Adieu, une autre fois je t'en dirai peut-être davantage.

LETTRE III.

Ma dernière Lettre eſt à peine partie, & je reprends la plume avec tranſport, parce que j'aurai le plaiſir de parler de l'objet que j'idolâtre, & d'en parler avec le meilleur ami qu'il y ait peut-être au monde; c'eſt goûter deux félicités à-la-fois. Je t'ai promis des détails; je ne ſais ſi l'enchantement où je ſuis plongé me permettra de te ſatisfaire. Eſſayons, & mettons dans mon récit le moins de déſordre qu'il me ſera poſſible; ſi je ne puis réuſſir, l'amitié eſt indulgente.

Je commençais à m'enfoncer dans les épines dont la carrière de la Juriſprudence eſt ſemée; l'amour de la gloire, ou plutôt la ſatisfaction de l'orgueil me conſolait d'un tra-

vail pénible & rebutant, de veilles continuelles, de l'obligation fatigante d'être au Palais dès six heures du matin ; j'étais content & tranquille, quoique surchargé d'occupations, & méditais gravement dans mon cabinet sur un tas de paperasses, lorsqu'on m'annonce une Dame qui avait un procès important. Je fais signe qu'on la laisse entrer, & me replonge dans de sombres rêveries. Cependant la Dame était parvenue jusqu'auprès de moi sans que j'y eusse fait attention : un mouvement machinal me porte à jeter les yeux sur elle ; sa profonde affliction l'avait fait tomber à mes pieds ; qu'apperçois-je ? Tout ce que la Nature a formé de plus beau, de plus touchant, tout ce que l'imagination des Peintres a représenté de plus parfait. Imagine-toi une jeune personne de dix-huit ans, d'une

éblouïſſante blancheur, que des habits lugubres rendaient encore plus éclatante; le vermillon de la pudeur colorait ſes joues, & répandait ſur ſon teint délicat les charmes de la beauté & ceux de l'innocence; de ſes grands yeux noirs, pleins d'une douce langueur, s'échappaient mille étincelles de volupté, malgré les pleurs dont ils étaient inondés : ainſi qu'on voit les rayons du ſoleil percer à travers les nuages. Emu, tranſporté hors de moi-même, je voulus affecter l'air grave d'un Magiſtrat auſtère; mais elle ouvrit ſa jolie bouche, & ſon organe flatteur, pénétrant juſqu'au fond de mon âme, acheva de m'enchanter, & de troubler ma raiſon : je n'eus plus la force de paraître un Caton rébarbatif, mon front ſe dérida; je relevai la belle plaideuſe, je la fis aſſeoir dans un fauteuil, en lui balbutiant que c'é-

tait à moi d'être à ſes pieds.... J'aurais peut-être dû réſiſter à l'éclat de ſes charmes; la prudence, le devoir, tout m'en feſait une loi..... Que dis-je! de quelle félicité ſuprême je me ſerais privé! Eh! la beauté n'eſt-elle pas douée d'un pouvoir invincible, qui lui aſſure un empire éternel ſur tous les hommes? A ſon aſpect, le ſauvage le plus barbare eſt attendri; le Philoſophe le plus inſenſible éprouve la douceur d'aimer, s'applaudit chaque jour de ſa défaite.... La divinité qui était venue embellir ma ſolitude, & diſſiper pour jamais l'indifférence de mon cœur, m'informa, je crois, qu'elle était veuve depuis un an; que la famille de ſon mari lui diſputait la ſucceſſion du défunt, & oſait noircir la vertu dont elle feſait gloire de ne s'être point écartée; je crois, dis-je, qu'elle entra dans

tous ces détails, que j'ai lu depuis plus particulièrement: je n'entendis que quelques mots du discours qu'elle me tint, quoique j'écoutasse attentivement; mais je la regardais avec encore plus d'attention, & mon âme était plongée dans une espèce d'extase, qui ne me laissait que la faculté de voir. Elle se leva quand elle crut qu'il était tems de se retirer: je la conduisis tout-de-même jusqu'à son carrosse, & ne la quittai qu'après lui avoir protesté cent fois de lui être favorable.

LETTRE IV.

FÉLICITE un million de fois ton ami, tous ses vœux sont comblés, il éprouve la satisfaction la plus pure; Madame de Bligny a gagné son procès. Ainsi j'aurai la liberté d'aller la voir, sans être retenu par aucune considération. Je n'ai pas manqué d'être un des premiers à lui faire compliment de son heureux triomphe; j'ai eu la douceur d'entendre sa belle bouche me parler de reconnaissance, m'assurer qu'elle n'oublierait jamais mon zèle à la servir. Conçois-tu tout le bonheur délicieux de pouvoir être utile à une jolie femme, sur-tout à une jolie femme qu'on adore ?! Mais qu'ai-je fait pour elle de si extraordinaire? J'ai fait valoir les qualités de

sa cause, &, tout en rendant hommage à la vérité, mon cœur s'est enflammé pour le chef-d'œuvre de la Nature. Ah! qu'il lui serait aisé de me récompenser au centuple, si j'avais eu en effet le bonheur de lui rendre les plus grands services! Elle n'ignore point toute l'impression que ses charmes ont faite sur moi; mes regards, les soupirs qui m'échappent en lui parlant, jusqu'à mon silence, tout a dû lui révéler un secret que je brûle de laisser échapper. Mais je n'ose lui proférer ces mots : *Je vous adore*; ils se présentent vingt fois sur le bord de mes lèvres, & lorsque je veux les exprimer, mon cœur se resserre & les renferme en lui-même, comme s'il craignait de hasarder un aveu d'où dépend toute sa félicité. . . . Par quelle fatalité faut-il que le véritable amour soit ordinairement ti-

mide? On se moque de l'amant qui manque de hardiesse: sa crainte, sa réserve est regardée comme une faiblesse honteuse. Mais est-on le maître de se guérir de cette retenue extrême, ridicule, si l'on veut? D'ailleurs, quel tourment ne fait-elle pas éprouver? Est-il rien de plus cruel que d'être auprès de l'objet qu'on idolâtre, & de brûler de tous les feux de l'amour sans oser les découvrir? Si les jeunes gens sont long-tems livrés à ce bisarre supplice, c'est parce qu'ils aiment plus tendrément & de meilleure foi. Le libertin se prévaut de ne pas le connaître; mais l'aveu qu'il en fait, ou seulement l'air d'aisance avec lequel il aborde une femme qu'il dit chérir, doit inspirer une juste défiance de ses sentimens & de sa conduite. Pour moi j'en suis réduit à craindre même d'aller chez

Madame de Bligny, non pas que je ne ressente un désir extrême de m'y rendre, & que je n'aie un plaisir indicible auprès d'elle; mais quand j'approche de sa porte, il me prend des palpitations violentes, & j'ai toutes les peines du monde à modérer mon trouble.... Oh! je vais m'efforcer à vaincre ma timidité; il y va de mon bonheur, du repos de ma vie.... Oui, je veux enfin lui déclarer la passion immortelle qu'elle m'inspire.

LETTRE V.

Eh bien! mon ami, je l'ai fait cet aveu, auquel je ne ſongeais qu'en frémiſſant. Croirais-tu qu'il ne m'a coûté aucun effort, & que ces mots qui me paraiſſaient ſi terribles ; *Je vous adore*, me ſont échappés ſans que je m'en ſois preſqu'apperçu. Madame de Bligny étoit d'une gaîté charmante : moi je la regardais plongée dans une tendre rêverie ; elle m'a fait la guerre de mon air triſte, & a voulu abſolument ſavoir ce qui pouvait l'occaſionner. Je ſuis tombé à ſes pieds, & en preſſant contre mon cœur une de ſes belles mains, je lui ai dit, que la crainte de lui déplaire m'empêchait de laiſſer éclater des ſentimens qu'elle ne pouvoit pourtant condamner, puiſ-

qu'ils étaient l'ouvrage de ſes charmes. Elle m'a relevé avec un aimable embarras, & baiſſant timidement les yeux : — » Je me doutais, » m'a-t'elle dit, que j'avais fait quel» qu'impreſſion ſur votre cœur ; mais » je ne puis me flatter de vous inſ» pirer une paſſion durable. » — Je l'ai raſſurée par mille ſermens ; je parlais avec une facilité, une éloquence, dont je ne me ſerais point cru capable un inſtant auparavant. Depuis cet heureux jour, ce jour fortuné, il s'eſt établi une douce confiance entre nous. Mais quelle félicité il me reſte encore à dèſirer !

LETTRE VI.

Tu m'écris que la connaissance que tu as de mon caractère fougueux, emporté, te fait trembler pour moi, quand tu songes aux passions qui peuvent m'égarer. Ne t'alarme point sur mon compte, tes inquiétudes seront vaines, puisque j'adore une femme aussi estimable que digne d'être aimée. Un tel attachement ne me donne que des sensations douces & tranquilles. A quel travers puis-je me livrer, de quelle infortune suis-je menacé en idolâtrant une Beauté faite pour recevoir l'hommage de toute la terre? Il est vrai que je ne dois pas me dire heureux, puisque je sais à peine si l'on répond à mon amour. Il m'est permis d'aller en reparler à toute heure :

on m'écoute avec complaisance ; les plus beaux yeux du monde semblent se fixer sur moi avec plaisir ; l'organe enchanteur de Madame de Bligny m'a même assuré qu'elle était sensible à ma tendresse ; enfin on m'a laissé ravir des tendres baisers sur une bouche mignonne, sur des lèvres de rose, qui, en s'entr'ouvrant, paraissent offrir, à l'œil charmé, une rangée de perles. Mais qu'il y a loin du bonheur que j'éprouve à celui que j'envie!... Quoi ! j'ose concevoir la pensée de ternir la vertu de ma maîtresse, de l'entraîner dans le désordre pour satisfaire mes coupables desirs, de la rendre méprisable à ses propres yeux, & de profaner les sentimens délicats de l'amour par les plaisirs grossiers des sens!... Que dis-je ! dois-je adopter l'erreur du vulgaire, & croire à ces liaisons Platoniques, qui ne sont que de

folles chimères (1)? Monami, ceſſe de t'indigner contre moi ; je n'outragerai point davantage la Nature, en déraiſonnant avec de prétendus ſages. L'impulſion qui rapproche les deux ſexes eſt trop vive, & ſes ſuites ſont trop délicieuſes, pour qu'elle ſoit criminelle. Eh! comment pourrai-je être certain d'être aimé, ſi je n'obtiens pas l'unique preuve d'une tendreſſe réelle, qui ne voit que l'objet préféré, & ſe plaît à lui faire les plus grands ſacrifices?

(1) On voit bien que le Comte d'Orabel raiſonne ici plutôt en amant emporté qu'en homme délicat & vertueux : les plaiſirs des ſens ne ſont réellement délicieux que lorſqu'ils ſont d'accord avec le devoir.

LETTRE VII.

Si tu n'étais pas le meilleur des amis, digne d'une confiance sans réserve, je dissimulerais avec toi l'excès de mon bonheur : mais la vraie amitié peut entendre sans indiscrétion les secrets de l'amour. Tu vois qu'un triomphe complet a dissipé toutes mes craintes, & plongé mes sens dans une ivresse que je ne saurais dépeindre. Je t'écris en sortant des bras de Madame de Bligny, & j'éprouve encore une partie de ces raviſſemens qui semblent donner quelque chose de divin à la nature humaine, & laissent du moins après eux, s'ils s'écoulent rapidement, un souvenir délicieux. Mais il faut les goûter avec une femme qu'on idolâtre, sans quoi ils n'af-

sentent que les sens, au lieu que prodigués & partagés par un amour mutuel, ils deviennent la jouissance de l'ame!... Oui, la belle de Bligny a surpassé mes vœux; car je n'osais me flatter d'une félicité si grande: admis un matin à sa toilette, ses femmes s'étant retirées, je n'ai plus été maître de moi-même, & je me suis trouvé au comble du bonheur. J'ai levé en tremblant les yeux sur cette adorable personne, & j'ai vu mon pardon écrit dans les siens. — » Cher d'Orabel (m'a-t'elle dit d'une voix encore plus douce que de coutume), je te sacrifie mes devoirs, » je veux être toute à toi: la reconnaissance & l'amour seront mon excuse." —..... Va, ne crains point d'avoir jamais lieu de t'en repentir, femme adorable. Les liens qui nous unissent ne se rompront qu'avec ma vie. L'amant épris d'une tendresse vé-

nuble, peut-il devenir importun? Non, pour une ame sensible, les faveurs sont des chaînes indissolubles. Sois donc sûre, charmante de Bligny, que tu seras toujours, de toutes les femmes, celle qui rendra mon sort digne d'être envié du plus heureux Monarque!..... Je m'égare, mon ami, j'oublie que je t'écris, que c'est à toi que je parle; mais tu pardonneras le désordre de ma Lettre si tu as aimé, si ta tendresse fut couronnée.

LETTRE VIII.

LETTRE VIII.

POURQUOI ne fuis-je pas tout-à-fait heureux? Quels desirs inquiets viennent troubler mon bonheur? Je voudrais être incessamment auprès de Madame de Bligny : à peine l'ai-je quittée, que j'attends avec impatience l'heure où je dois voler chez elle. La crainte de n'en être point aimé avec autant d'ardeur que je l'adore me poursuit jusques dans ses bras : envain elle me paraît toujours tendre & sincère; il me semble que mon amour surpasse le sien, & il m'arrive quelquefois de lui dire qu'elle ne m'aime point. Ses caresses ne me rassurent qu'à demi, & mes craintes renaissent dès que je la quitte. Si je pouvais ne jamais m'en éloigner, j'étudirais si bien ses

actions, ses discours, ses regards, que je parviendrais peut-être à me tranquilliser. C'est alors que je serais véritablement fortuné; je verrais mon amante à chaque instant. Je ne puis croire que j'eusse alors de nouveaux desirs à former. Si l'inquiétude, si les doutes confus qui m'agitent aujourd'hui venaient encore me troubler, j'avoûrais que l'homme ne peut être parfaitement heureux.... Non, jamais il ne sera réellement fortuné, puisque je ne le suis point dans le sein des délices dont m'enivre l'amour.

LETTRE IX.

JE commence à voir clair dans mon cœur, & j'ai peine à t'avouer mon affreuſe découverte. Je ſuis jaloux, mais jaloux à la fureur. L'objet de ma tendreſſe réunit trop de perfections pour qu'on puiſſe le voir ſans l'aimer.... Oui, tous les hommes qui la connaiſſent ſont mes rivaux ; tout le monde cherche à me tromper. Elle-même ſonge peut-être à me trahir : ſa parure eſt trop recherchée, pour qu'elle n'ait pas deſſein de plaire à d'autre qu'à moi. Je l'obſerve attentivement, je remarque qu'elle ſourit aux diſcours, aux éloges qu'on lui adreſſe ; ſes yeux ſe lèvent même ſur ces maudits louangeurs : elle eſt peu touchée des tourmens que je ſouffre

alors.... Malheur à elle, ſi j'étais certain de ſa perfidie.... O Dieu! j'ai fait aujourd'hui couler ſes larmes en lui dévoilant mes ſoupçons.... Moi la tourmenter par des reproches.... peut-être injuſtes! Moi plonger dans l'affliction celle pour qui je ſacrifierais ma vie! Ah! devenons plus raiſonnable, qu'elle ne voie en moi que l'amant qui lui doit ſa félicité, & qui doit tout ſacrifier pour contribuer à la ſienne.

LETTRE X.

TOUT ce que tu me dis contre la jalousie, ce que j'en pense moi-même, rien ne saurait me guérir de cette funeste passion. Mais pourquoi cherches-tu tant à la ridiculiser ? Considère les causes qui la font naître, réfléchis sur celles qui l'entretiennent ; tu avoûras qu'elle est moins blâmable qu'elle ne le paraît d'abord, & qu'il est même possible de l'excuser. En effet, un violent amour la produit, par ce qu'on ne peut vivement aimer une femme adorable, sans craindre de la perdre : de même que la possession d'un riche trésor fait souvent appréhender qu'on ne nous l'enlève. Je te dirai bien plus, c'est outrager une jolie personne que de la chérir sans en être jaloux, car c'est présumer qu'on ne la verra que d'un œil indifférent.

Mais, t'écrieras-tu sans doute, que devient la confiance qu'on doit avoir en l'objet aimé ? Je te réponds d'avance que cette confiance ne peut subsister entièrement pour peu qu'on ait fait un bon choix, & pour peu qu'on connaisse la faiblesse du cœur humain. Je t'objecterai encore, que si elle n'étoit pas toujours une marque de froideur ou de dédain, elle annoncerait du moins un amour-propre décidé, une opinion extrême de soi-même, qui fait penser qu'on a trop de charmes ou de mérite pour redouter aucune concurrence.

Je n'ai ni vanité, ni indifférence, ni mépris pour l'objet dont j'ai fait choix : je dois donc être déchiré par la jalousie. Hélas ! si j'aimais moins, je serais plus tranquille, & par conséquent plus heureux. Mais je préfère les alarmes auxquelles je suis en proie, aux langueurs d'un amour ordinaire.

LETTRE XI.

MES ſoupçons n'étaient que trop fondés.... La rage, le déſeſpoir s'emparent tour-à-tour de mon âme... Te ſerais-tu jamais attendu à ſa perfidie ?... Mais je n'en puis plus douter : je ſors de chez elle, mes yeux m'ont convaincu de ſon infidélité.... Me tromper, me trahir, moi qui l'aimais ſi ardemment !... J'ai ſurpris auprès d'elle, à ſes côtés, un jeune Officier qui paraiſſait lui parler avec chaleur. Mon aſpect imprévu les a déconcertés : ils ſe ſont éloignés l'un de l'autre ; mais ils ſe jettaient ſouvent des regards d'intelligence, dont ils croyaient que je ne m'appercevrais point. Je les ai vus ces coups d'œil lancés à la dérobée, & mon cœur

déchiré m'en a appris mille fois davantage. Juge de mon affreuse situation : tantôt j'avais envie de quitter brusquement l'infidelle, après lui avoir reproché son manque de foi; tantôt je me proposais d'obliger mon rival à se battre en duel. Je me suis modéré avec des peines infinies. Enfin cet Officier s'est retiré. J'ai demandé à Madame de Bligny, d'une voix émue, qui il était, les raisons qui l'engageaient à venir la voir. Elle m'a répondu d'un ton ferme, que c'était un parent de feu son mari, & que si ses visites me fesaient ombrage, elle le prirait de les cesser. Croirais-tu que je n'ai point eu la force de laisser éclater l'horrible jalousie dont j'étais tourmenté ? J'ai craint de l'affliger, ou plutôt j'ai craint une rupture qui aurait été infaillible. Je l'ai quittée l'air tranquille

en apparence, mais la rage dans le cœur.

Dois-je ajouter foi aux raisons qu'elle m'a données ? Faut-il l'oublier, la fuir pour toujours ? Je flotte dans une mer d'incertitudes, je la hais & je l'adore..... O Dieu ! si j'outrageais la pureté de ses sentimens, si elle était fidelle ! quel serait mon bonheur !

LETTRE XII.

Je ſuis devenu un peu plus calme, la réflexion m'a éclairé, je rougis des ſoupçons que j'oſais former. Madame de Bligny eſt incapable de fauſſeté & de parjure : elle penſe trop délicatement pour partager ſon cœur, & pour vouloir tromper deux amans à-la-fois. Elle eſt peut-être un peu coquette, & ſe plaît à entendre les choſes flatteuſes, qu'on lui adreſſe ; mais c'eſt le défaut des jolies femmes. Qui ſait d'ailleurs ſi en cherchant à groſſir le nombre de ſes ſoupirans, elle n'a point en vue de réveiller mon amour, & de m'inſpirer la crainte de la perdre ? Ah ! qu'elle connaît mal le pouvoir de ſes charmes & la violence de ma paſſion ! quand on l'adore, c'eſt

pour la vie.... Pourquoi ne m'occuperais-je pas des moyens de la tranquilliſer, & de m'aſſurer à jamais le tréſor que je poſſède ? Un riche parti peut ſe préſenter à chaque inſtant : ſes offres ſeraient ſans doute rejettées, ou du moins elle me conſulterait avant de rendre une réponſe. Mais je n'aurais plus le mérite de lui avoir offert le premier ma fortune avec ma main. Eh ! que deviendrai-je ſi, dans l'ignorance où elle eſt de mes ſecrets ſentimens, elle conſentait à en épouſer un autre ?... Délivrons-nous pour toujours de ces cruelles alarmes ; que la mort ſeule puiſſe nous ſéparer, au nom d'amans joignons celui d'époux. Je n'aurai alors ni caprices, ni humeur, ni rivaux à rédouter : Je la verrai toujours s'empreſſer à me plaire, prévenir à mes moindres dèſirs, me prouver qu'une adorable

compagne eſt encore préférable à une tendre amante. Oui, le deſſein en eſt pris, je cours mettre ma fortune à ſes pieds, & hâter le moment où je n'aurai plus de vœux à former. Qui pourrait me blâmer d'unir à jamais ma deſtinée à la ſienne? Elle eſt ſi belle, ſi intéreſſante! Mon choix n'excitera que des applaudiſſemens, ou l'envie. Tu l'approuveras auſſi, toi, qui ne connais cette aimable perſonne que par le portrait que j'en ai fait : mais les choſes flatteuſes que j'ai dites ſont encore loin d'approcher de la vérité.

LETTRE XIII.

LE jour, l'heureux jour approche, où je dois épouser Madame de Bligny : mais qu'il me paraît encore éloigné! que les momens coulent avec lenteur! Mon impatience est excitée par plusieurs motifs. Tu te doutes bien du premier ; les autres vont peut-être t'étonner : apprends que Madame de Bligny est un peu changée à mon égard depuis que je brigue le titre de son époux ; ce n'est pas de la froideur, mais quelque chose qui lui ressemble. Elle m'a même dit hier ; que le bruit de notre mariage s'étant répandu dans la ville, il n'était pas de la bienséance que je la visse trop souvent. Juge comme je me suis élevé contre de tels ménagemens, si difficiles à garder, & qui me mettraient au

désespoir ! Ce n'est qu'à force d'instances & de prières que je l'ai fait changer d'avis, encore m'a-t'il fallu lui promettre de ne la voir que lorsqu'elle n'aurait personne chez elle. Je m'appercevrais moins de tout ce qu'elle exige de moi, si je trouvais toujours en elle une amante aussi tendre que sensible. Tandis qu'elle m'assure d'un amour éternel, & qu'elle ne desire rien tant que le nom de mon épouse, elle me refuse les témoignages d'un amour sincère ; elle cesse d'être pour moi une amante passionnée ; ce n'est plus qu'une amie réservée & constante. Elle oppose à mes représentations, à mes tendres plaintes, que nous devons nous rendre dignes l'un & l'autre de la sainteté du nœud qui va nous réunir. Que signifie une telle conduite ? annoncerait-elle que sa passion est moins vive ? Non,

je ne puis le croire. Serait-ce un manège adroit, afin de me faire désirer plus ardemment le fortuné jour où une cérémonie auguste l'attachera pour jamais à mon sort ? Non, la dissimulation, l'artifice ne règlent point ses démarches. Pourroit-elle douter de la violence de ma passion ? Les transports que je fais éclater doivent rassurer son cœur ; & peut-elle ignorer qu'elle est trop belle, trop estimable pour ne faire naître qu'un amour passager ? S'il est des hommes assez peu sensibles pour abandonner celle qui leur sacrifie tout ce qu'elle a de plus cher, que je suis loin de leur ressembler ! Les faveurs d'une amante redoublent l'activité de ma flamme, les transports de l'amour se joignent à ceux de la reconnaissance. On peut enfin dédaigner, on peut fuir l'objet farouche où diffi-

mulé qui nous accable de rigueurs, ou ne s'adoucit qu'après une bien longue persévérance. Mais comment cesser d'aimer, mais comment se résoudre à oublier la Beauté tendre & confiante qui nous fait éprouver tout ce que l'union de deux cœurs a de délicieux ? Voilà quelle est ma façon de penser. J'entends dire que j'ai peu d'imitateurs : c'est une preuve qu'on n'aime qu'avec légèreté, ou plutôt qu'on n'aime point du tout. Je suis tenté de comparer les agréables de nos jours, qui se font gloire d'être volages, aux animaux qui, dans leurs passions, ne connaissent que le plaisir grossier des sens.

Ma Lettre est d'une longueur énorme, & je ne voulais t'écrire que quelques mots. Adieu, je ne tarderai pas à t'apprendre que je suis le mari de la seule personne qui puisse faire mon bonheur.

LETTRE XIV.

JE ne ſuis pas encore au comble de mes vœux, & je vois qu'avant d'y arriver je dois être en proie à de nouveaux tourmens. Ah! quand on a mon cœur: qu'on aime avec autant d'ardeur que de délicateſſe, qu'il eſt difficile d'être vraiment heureux! Les ſentimens qu'on inſpire paraiſſent avoir moins de vivacité, on éprouve des craintes continuelles, tout fait ombrage, & aux plaiſirs d'un inſtant ſuccèdent les chagrins les plus cruels. Hélas! ce ne ſont point de vaines chimères qui me rempliſſent d'alarmes, je ſuis certain de tout mon malheur...., O Dieu! dois-je dire que j'en ſuis certain? C'eſt à toi, mon ami, de venir à mon ſecours, & de m'ap-

prendre ce que je dois penſer. Quand tu ſauras le nouveau ſujet de mes ſoupçons, de mon déſeſpoir, tu ne balanceras pas à me donner un conſeil, qui terminera mes peines.... & que je n'aurai peut-être pas la force de ſuivre. J'ai devancé aujourd'hui de quelques momens l'heure où j'ai coutume d'aller chez Madame de Bligny : elle était occupée à écrire, & ne m'a point entendu entrer. Je me ſuis avancé doucement, &, avant qu'elle m'eût apperçu, j'ai eu le tems de lire ces mots, les ſeuls qu'elle eût encore tracés ſur le papier : *Je l'ai amené où je voulais, &*.... Un mouvement que j'ai fait m'a découvert, elle a jetté un cri, & m'a paru extrêmement troublée. Je lui ai demandé à qui elle écrivait : elle m'a répondu que c'était à ſon homme d'affaires, au ſujet d'un de ſes Fermiers. Mais ces

mots me reviennent ſans ceſſe à l'idée : *Je l'ai amené où je voulais.* N'entendait-elle pas parler de quelqu'un qu'elle eſt ſûre d'avoir ſubjugué ?... Cependant ce qu'elle m'a répondu eſt très-vraiſemblable, & ſon trouble pouvait venir de la frayeur que je lui ai cauſée en paraiſſant tout-à-coup auprès d'elle... Ah ! j'ai eu tort de concevoir de l'ombrage de ce commencement de Lettre : mon eſprit ſoupçonneux me rend trop ſouvent injuſte. Garde-toi, mon ami, de former le moindre doute qui puiſſe offenſer ſa vertu. Eh ! que ne peux-tu voir la candeur empreinte ſur ſon front, & relever l'éclat de ſes charmes !... On m'interrompt pour me remettre un billet qu'on dit d'une extrême conſéquence.... Il eſt anonyme ; que contient-il de ſi important ?....

Qu'ai-je lu !... tout mon ſang ſe

glace.... l'aurais-je cru coupable de tant de noirceur!... Je me hâte de te tranſcrire cet odieux billet. — » Il » eſt bien étonnant, Monſieur, que » vous ſeul ignoriez la mauvaiſe » conduite de Madame de Bligny, » dont toute la ville eſt *informée*. » Après avoir fait mourir ſon mari » de chagrin par ſa mauvaiſe con- » duite, elle continue de donner » dans le même déſordre, avec » cette différence pourtant, qu'elle » y met plus de précaution, ſur-tout » depuis qu'elle ſe flatte que vous » ſerez aſſez dupe pour l'épouſer. Je » n'ai pu voir un galant homme, » généralement eſtimé, ſur le point » de ſe déshonorer, en devenant le » mari d'une femme mépriſable. » Soyez certain qu'elle a eu & » qu'elle aura toujours pluſieurs » amans; je vous avoûrai même » que j'ai été du nombre, & qu'ainſi

» que mes prédéceſſeurs, je n'ai » point eu à me plaindre de ſa cruau- » té. Si je manque à la diſcrétion » que tout homme honnête doit aux » Dames, même à celles qu'il eſtime » le moins, c'eſt parce que j'ai voulu » vous empêcher de vous rendre mal- » heureux pour toute votre vie. Afin » que mon témoignage ne vous pa- » raiſſe nullement ſuſpect, je vous » envoie un petit billet que m'écri- » vit la perſonne que vous croyez » ſi vertueuſe. Vous connaiſſez ſon » écriture, cela me ſuffit. Je ſou- » haite que ſi j'étais à la veille de » faire la même faute que vous, » Monſieur, quelqu'un eût la cha- » rité de me rendre un pareil ſer- » vice. » —

Voici ce que j'ai lu de la propre main de l'indigne objet dont j'avais fait choix. — « Je t'attends ce ſoir, » fripon; je ſuis perſuadée que j'aurai

» la foibleſſe d'être ſeule, quoique » je connaiſſe tout le danger d'un » tête-à-tête : mais tu as une façon » ſi agréable de te rendre coupable, » qu'on n'a pas la force de t'en vou- » loir ; on a même du plaiſir à te » pardonner. » —

Je cours chez l'infâme, la couvrir de confuſion, en lui montrant ces écrits funeſtes, & la quitter pour jamais avec tout le mépris qu'elle mérite.

LETTRE XV.

J'AURAIS dû prévoir ce qui eſt arrivé; il fallait craindre de la revoir, & me défier de ma faibleſſe. Je m'apperçois trop tard que l'amour m'a reconduit chez elle, plutôt que l'indignation & la colère. Je m'aveuglais ſur le vrai motif de ma démarche : convaincu que je devais la fuir, j'étais en même tems charmé d'avoir un prétexte de voler auprès d'elle. C'eſt en dire aſſez pour t'apprendre qu'elle s'eſt juſtifiée : les deux billets ſont l'ouvrage de la plus noire calomnie, & l'on a eu l'horrible méchanceté de contrefaire ſon écriture. J'ai voulu inſiſter, elle a répandu un torrent de larmes. Le ſpectacle de ſa douleur m'a attendri malgré moi, & j'ai fini

par lui demander pardon. Que j'ai eu de peine à obtenir grace de mon extrême crédulité ! Elle était absolument décidée à me bannir pour toujours de sa présence. Je suis tombé à ses pieds, j'ai pleuré, j'ai gémi, je lui ai protesté de repousser les traits que la calomnie pourrait encore lancer contre sa vertu, & je lui ai représenté le tort qu'elle se ferait à elle-même si notre mariage n'avait pas lieu : enfin elle s'est adoucie, & m'a dit que tout était oublié, mais qu'elle craignait d'avoir à se repentir de sa complaisance & de l'excès de son amour..... Si elle avait été coupable, un raccommodement m'aurait moins coûté : une femme infidelle ou perfide est trop heureuse quand on daigne lui pardonner. Les larmes & le juste emportement de Madame de Bligny m'ont prouvé son innocence, & je

sens

sens qu'elle m'est encore plus chère. Maudit calomniateur, tu seras puni de tes affreux complots, en voyant resserrer les nœuds que tu cherchais à rompre. Quel supplice pour un méchant ! Félicite ton ami, cher de Vriniac ; celle qu'il adore est digne de lui : il n'en saurait douter, il y va de son bonheur.

LETTRE XVI.

ET toi aussi, tu es d'accord pour me désespérer! Tu te joins aux ennemis de la beauté & de la vertu. Mais puisque j'ai résisté aux représentations de ma famille, & à tout ce qu'ont pu me dire quelques personnes à qui je dois les plus grands égards, sois persuadé que j'aurai la force de ne point écouter tes conseils. Vous êtes tous dans une funeste erreur; vous vous réuniſſez pour me rendre le plus malheureux des hommes. Que vous a fait celle que j'adore? Pourquoi adopter les bruits injurieux répandus contre elle? Ignorez-vous que les graces & la sageſſe irritent toujours l'envie? Du moins ſois plus équitable, mon ami; s'ils s'opiniâtrent tous à ou-

rager ce que la Nature a fait de plus aimable; que je n'aye pas la douleur de te trouver du nombre de ces détracteurs injuſtes. L'amitié ſe plaît à faire de généreux ſacrifices: eh bien! immole-moi tes préjugés; puiſque ma chère de Bligny eſt un ſecond moi-même, accorde-lui une partie des tendres ſentimens que tu m'as voués pour la vie. Pourrais-tu refuſer de les partager avec elle, ſi tu as toujours pour moi le même attachement? Je prévois le parti que tu vas prendre, & je t'en fais mille remercimens d'avance.

La bénédiction nuptiale nous ſera donnée dans une de mes Terres. Adieu, je pars à l'inſtant pour m'y rendre & lorſque tout ſera diſpoſé pour le plus beau jour de ma vie, je reviendrai chercher Madame de Bligny. Il ne manquera à ma félicité que la ſatisfaction de t'en voir le témoin.

LETTRE XVII.

TOUTES les passions agitent mon cœur, & le déchirent l'une après l'autre.... O Vriniac! que j'ai besoin des douces consolations de l'amitié! Me serais-je attendu à la perfidie la plus noire, moi qui l'aimais si tendrément! Tu seras confondu toi-même des horreurs dont je vais t'informer.... Elle que je croyais destinée à faire mon bonheur.... ah! c'est une furie vomie par l'enfer pour me rendre le plus malheureux & le plus méprisable des hommes.... Je m'arrête, un torrent de larmes.... Pleure, pleure, misérable, & l'infamie dont tu viens d'être témoin, & la honte & le désespoir d'aimer encore un indigne objet.... J'ai devancé d'un jour

l'inſtant de mon arrivée ; je me ſuis hâté de voler chez celle à qui je donnais déjà le nom de mon épouſe, je me flattais de la combler de joie, & de goûter moi-même le bonheur le plus pur, en lui apprenant que tout était prêt pour notre mariage... Non, il ne ſe fera jamais, ou bien il me faudrait fuir la ſociété, & je ſerais le dernier des hommes à mes propres yeux. J'arrive chez elle ſeul & à pied, à l'heure où ſes domeſtiques étaient à dîner : j'entre ſans être apperçu, & je parviens juſqu'à la porte de ſa chambre qui était fermée. Un certain bruit que je ne puis d'abord définir, m'engage à prêter l'oreille : j'entends des mots confus prononcés à voix baſſe ; bientôt un ſoupir de Madame de Bligny, & d'autres indices encore moins équivoques, ne me permettent pas de douter de l'excès de mon mal-

heur. Il faut avoir aimé comme moi, pour se représenter tout ce que ma situation eut alors d'affreux. Mon sang cessa de circuler, à peine je respirais, toute mon existence était dans mon cœur, qui palpitait & s'agitait avec violence : je serais mort de douleur dans cet instant cruel, si je ne m'étais imaginé que je n'adorais plus la perfidie, & qu'elle m'était enfin un objet odieux. J'allais me retirer, persuadé que cet événement était très-heureux pour moi, puisqu'il me faisait connoître toute la fausseté d'une personne que je croyais si digne de mon attachement ; mais une réflexion m'arrêta ; il me parut que je devais la confondre, en me montrant tout-à-coup. Entraîné par des mouvemens tumultueux, dont je n'étais point le maître, furieux de l'outrage fait au plus tendre amour, & aussi trem-

blant que ſi j'avais un crime à me reprocher, j'ouvre & je pouſſe la porte avec force, qui, quoique fermée ſans doute par derrière, ne, put m'oppoſer d'obſtacle : je m'élance & me précipite au milieu de la chambre, & demeure immobile, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Je n'ai que des idées vagues de ce que je vis & de ce qu'on put me dire ; mes yeux ne diſcernaient rien, ma raiſon était égarée, je tombai dans un fauteuil preſque ſans ſentiment ; il ne me reſta qu'aſſez de connoiſſance pour m'appercevoir que l'homme dont la félicité rendait mon ſort ſi déplorable, était l'Officier que j'avais ſoupçonné d'être mon rival ; il me ſemble avoir entrevu que mon aſpect ſubit a conſterné la perfidie ; je me rappelle qu'elle a jetté un cri en me voyant paraître, & qu'elle s'eſt prompte-

ment débarraſſée des bras de mon rival. Je ne ſuis revenu à moi que lorſqu'il m'a adreſſé la parole, cet odieux & trop fortuné rival : — » Pourquoi venez-vous quand on » vous attend le moins, m'a-t'il » dit ? Que cette aventure vous » apprenne à vous faire annoncer » avant d'entrer chez les Dames, & » ſur-tout quand il ſera queſtion de » mariage...." — Je crois qu'il m'a tenu à-peu-près cet inſolent diſcours. — » Cette aventure te coû- » tera la vie, ou tu auras la mienne, » me ſuis-je écrié. » — Mon indigne amante s'eſt jetée entre nous deux, & a obligé l'Officier de ſortir. Je voulais m'élancer pour le ſuivre, elle m'a retenu, nous nous ſommes trouvés ſeuls. Je me diſpoſais à l'accabler de reproches, à lui déclarer que l'indifférence & le mépris feraient déſormais les ſentimens

qu'elle m'inſpirerait : mais un torrent de larmes m'a coupé la parole, & elles ont coulé avec d'autant plus d'abondance, que j'ai vu ſon viſage inondé auſſi de pleurs. Enfin j'ai eu la force de lui exprimer une partie de ce que je penſais, & je me ſuis retiré le déſeſpoir dans le cœur.... Je la ſavoure ma douleur profonde, j'éprouve une ſorte de plaiſir à m'affliger, à ſonger à l'amante que j'idolâtrais, au bonheur dont j'aurais joui ſi elle eût mérité d'être chérie... Hélas! je ſuis d'autant plus à plaindre, que je ſens que je l'aime encore, toute infidelle, toute parjure qu'elle eſt.... Me ſera-t'il poſſible de l'oublier!

LETTRE XVIII.

QUEL étrange aveuglement! Quoi! je ne hais point une femme aussi coupable, ou du moins l'indifférence n'a point calmé la frénésie de ma passion! Je consens donc à devenir le plus vil de tous les hommes! car enfin je ne puis douter de la perversité de son âme, & je fais ce qu'exigent de moi l'honneur & l'amour outragés. Elle joignait l'hypocrisie à l'infidélité; tandis qu'elle me jurait qu'elle n'avait été faible que pour moi seul, elle insultait à ma crédulité dans les bras d'un autre. Comment ne pas la détester après son infâme conduite? Plus je l'aimais, plus elle doit m'être odieuse; la délicatesse de mes sentimens doit m'engager à ne jamais la re-

voir.... Mais qu'il eſt difficile de paſſer tout-à-coup des tranſports de l'amour à ceux de la haîne ou au calme de l'indifférence ! Quand je me repréſente tout ce que ſa conduite a d'affreux, je me retrace en même tems ſes charmes, tout ce que j'ai découvert en elle d'adorable ; & l'image attrayante que je me forme, s'emparant de toutes les facultés de mon âme, efface les idées funeſtes, & ne me laiſſe en proie qu'à des ſenſations délicieuſes. Cet heureux état ne me fait éprouver qu'un bonheur paſſager ; il ſe diſſipe bientôt, comme les illuſions d'un ſonge, les tourmens les plus cruels lui ſuccèdent. Je crois la voir encore prodiguer de tendres careſſes à un autre que moi. Elle me trahiſſait quand j'étais ſon amant, qu'aurait-elle donc fait quand j'aurais été ſon époux ! Comment a-t'elle

pu être insensible aux témoignages d'un véritable amour! Se flattait-elle d'être chérie avec plus d'ardeur? Eh! qui l'idolâtrera comme moi, puisque l'indignité de sa conduite n'a pu éteindre mes sentimens?... Mais je rougis de l'ignominie dont je me couvre; la raison reprend tous ses droits, je veux mépriser la séductrice dangereuse qui me déshonore.... quand je devrais mourir d'un effort aussi pénible.... Est-ce donc-là le bonheur que j'espérais goûter! Que je serais heureux si je ne l'avais jamais connue!

LETTRE XIX.

DEUX jours se sont passés, & j'ai eu la force de ne point aller chez elle; j'ai même résisté à l'envie de lui écrire, pour l'assurer que j'étais loin d'avoir mérité son odieuse perfidie, & que mon cœur était bien changé à son égard. Toute ma consolation est de m'entretenir avec toi, de te peindre l'affreuse situation que j'éprouve, lorsque je me croyais à la veille d'être au comble de la félicité.... Conçois-tu tout ce que je souffre?... Non, tu ne saurais t'en former une idée. Je me vois réduit à me priver d'une femme qui faisait le charme de ma vie; il faut que je déteste celle qu'il m'était si doux de chérir!... Mon cœur serait-il aussi barbare? Si l'indiffé-

rence & la haîne ſuccédaient aux plus tendres ſentimens, ne ſerait-ce pas me rendre digne de l'outrage qu'elle a fait à mon amour & à elle-même ? Forçons-la de rougir de ſa coupable conduite ; adorons-la toujours ; mais ne la revoyons jamais ; que mes yeux ſeuls, ſi je viens à la rencontrer, lui expriment ce que ma bouche ne lui dira plus : renfermons dans mon âme le feu brûlant qui me dévore ; qu'elle ſoit la divinité inviſible qui recevra chaque jour mon hommage. C'eſt ainſi qu'il me ſera poſſible d'adoucir en partie mon ſort infortuné. Mais que je regretterai cet heureux tems trop tôt écoulé, où je me flattais d'être aimé ſans partage ! Tout ſemblait autour de moi reſſentir mon bonheur, la Nature me paroiſſait embellie, le jour plus pur, mon cœur nageait dans une ivreſſe délicieuſe.

Maintenant une triſteſſe affreuſe me conſume, un voile lugubre eſt répandu ſur tout ce qui m'environne, je crois être ſeul au milieu d'un déſert aride. Ah ! j'ai perdu le ſeul objet qui pouvait faire ma félicité ; une funeſte lumière a deſſillé mes yeux..... Que ne ſuis-je encore plongé dans l'erreur à qui j'ai dû les plus doux momens de ma vie ! Oui, je préférerais d'être trompé ſans le ſavoir, puiſque j'étais alors le plus heureux des hommes, je préférerais ce bonheur, tout imparfait qu'il était, à la cruelle découverte qui me précipite ſans retour dans un abîme de malheurs. Hélas ! on ne plaint pas les peines de l'amour, & ce ſont les plus ſenſibles ; elles affectent vivement notre âme : je ſupporterais avec courage tous les revers de la fortune, je verrais d'un œil ſec la perte entière de mes

biens; & je fonds en larmes de l'infidélité d'une maîtreſſe, qui pouvait ne pas mériter mon attachement, mais qui était ſi belle, ſi ſéduiſante!... C'eſt donc pour toi, trop fortuné rival, qu'elle eſt véritablement tendre; tu trouves en elle mille qualités adorables; & moi je n'y ai trouvé qu'inconſtance & perfidie; tu jouïs d'une félicité dont je n'ai eu que l'apparence. Comment as-tu mérité une ſi heureuſe deſtinée? aimes-tu plus ardemment que moi? Ah! tous les feux de l'amour ſont dans mon cœur. Je devrais peut-être oublier les convenances de mon état, les loix ſages qui proſcrivent le duel, & chercher à t'ôter la vie ou à périr de ta main. Mais je ne puis t'en vouloir juſqu'à ce point, d'adorer ainſi que moi, la Beauté, ſur-tout la Beauté qui te paie de retour. Tu dois être

heureux, moi je dois éprouver des tourmens pires que la mort.... Hélas ! depuis deux jours a-t'elle témoigné la moindre inquiétude sur le sort de celui qui ne vivait que pour elle ? Je suis encore plus sensible à cette indifférence barbare, après le désespoir où elle m'a vu en proie, qu'au souvenir déchirant des faveurs dont elle comble mon rival. Encore si elle me plaignait, si elle gémissait du penchant qui l'entraîne vers un autre ! Mais non, elle insulte à ma douleur, aux supplices que j'endure, aux larmes que je répands.... O Dieu, si je pouvais parvenir & ne plus l'aimer !

LETTRE XX.

C'EN eſt fait, mon ami, il faut remplir ma deſtinée, il faut tomber aux pieds de celle que je ne voulais plus revoir, & qui ne m'a donné que trop ſujet de la fuir. Je ſens que rien ne peut rompre ma chaîne : Madame de Bligny eſt un ſecond moi-même, & tant que j'exiſterai, je ne puis m'en ſéparer. Je me ſuis efforcé de ſatisfaire aux loix de l'honneur, à la délicateſſe d'un ſincère amour ; mais il m'eſt impoſſible d'être plus long-tems éloigné d'elle, & puiſque la douleur de ſon infidélité ne m'a point conduit au tombeau, je dois vivre pour l'adorer. Je me ſouviendrai peut-être du funeſte moment qui m'a rendu témoin de ma honte & de la ſienne ;

mais cette idée cruelle s'adoucira par la satisfaction de la chérir & de le lui dire sans cesse. Eh ! songerai-je encore à ce qui s'est passé, si je parviens à m'en faire seul aimer ! Ce bonheur suprême n'est peut-être pas impossible ; car enfin elle m'a donné des preuves d'une tendresse sincère, & j'ai eu tort de les oublier : je crois même qu'elle m'a paru plus coupable qu'elle ne l'est en effet. Ne devais-je pas considérer qu'elle m'accordait les mêmes faveurs qu'à mon rival, à qui elle était aussi infidelle qu'à moi ; & j'obtenais sur lui un avantage dont il ne pouvait se flatter, puisqu'un lien indissoluble allait me réunir à mon amante. D'ailleurs cet Officier, avantageux & téméraire comme la plupart des jeunes gens de son état, a pu attaquer avec hardiesse une Beauté timide, & trioms-

pher des obſtacles qu'on lui oppoſait. Une ſeule faute me ferait-elle oublier combien il eſt difficile au ſexe le plus faible, toujours expoſé au danger de la ſéduction, de réſiſter à tout ce que les hommes mettent en uſage pour détruire ſa vertu ? Non, la violence de mon amour m'obligera d'être plus juſte; je pardonnerai avec d'autant moins de peine, que j'aurais été au déſeſpoir ſi Madame de Bligny ne s'était pas rendue coupable de la même faibleſſe à mon égard. Je viens de lui écrire, & j'attends ſa réponſe pour voler auprès d'elle.... J'aurais dû aller tout de ſuite me jetter à ſes pieds; mais j'ai craint qu'ignorant ce que je penſe actuellement, elle n'éprouvât à mon aſpect une confuſion que je déſire lui éviter.

Déſapprouverais-tu mon changement de réſolution, cher de

Vriniac ? Si tu ne goûtes point les raiſons qui me déterminent, tu connaîtras du moins tout l'excès de ma paſſion. C'eſt elle qui me guide, qui m'anime ; elle doit me faire trouver grace à tes yeux. Je te conjure de brûler la Lettre dans laquelle je t'ai fait part du malheureux moment où Madame de Bligny s'eſt oubliée ; tu es le ſeul qui en ſois inſtruit : l'Officier eſt ſûrement trop galant homme pour déshonorer l'objet de ſon hommage ; on ignorera donc toujours dans le monde cette cruelle aventure, que je m'efforcerai de bannir de ma penſée ; ainſi rien ne troublera le bonheur dont je vais jouïr par la ſuite. . . .

. . . . . .

Ah ! mon ami, on m'a rapporté ma Lettre cachetée, avec une autre de Madame de Bligny.... Je te les envoie toutes les deux.... Elle eſt

partie, je ne la verrai plus.... Suis-je assez malheureux !... La plume me tombe des mains.... Je ne puis que me livrer à ma douleur.

LETTRE XXI.

Le Comte d'ORABEL à Madame DE BLIGNY.

SI vous avez peu connu mon cœur, rendez aujourd'hui plus de justice à mes sentimens, Madame. Non, il m'est impossible de cesser de vous adorer, quelque sujet que vous m'ayez donné de vous voir désormais avec indifférence. L'amour que vous m'inspirez est intimément lié à mon être; il durera autant que ma vie: les efforts que j'ai faits pour l'éteindre n'ont servi qu'à m'apprendre combien vous m'êtes chère.... Sois étonnée de ma constance & de mon humiliation, mais en même tems sois-y sensible. Je t'idolâtre! quand je

voudrais te haïr ; je sens que tu es nécessaire à mon bonheur, & tu me fais éprouver les tourmens les plus affreux. Songe à la manière d'aimer de la plûpart des hommes ; leur ardeur se réfroidit bientôt, l'apparence d'une infidélité les éloigne. Moi, je ne puis rompre ma chaîne. Mais quelle femme eût tes attraits ? Et que les amans sont loin d'avoir un cœur aussi tendre que le mien !... Pourquoi l'as-tu outragé ce cœur si constamment fidèle, pourquoi le déchirer, tandis qu'il sera toujours rempli de ton image ? Sans doute que tu ignorais la vivacité de sa passion.... Que dis-je ? n'augmentons pas tes peines & les miennes par d'inutiles reproches. Loin de nous affliger mutuellement, persuadons-nous plutôt que tu n'es point coupable.... Et pourrais-tu l'être ! Un indigne suborneur a

profité

profité d'un instant de faiblesse ; peut-être même qu'il avait usé de violence.... Va, tout est oublié, n'éprouve aucune confusion quand tu me verras ; je te promets de ne jamais te parler de cette malheureuse aventure. Qu'elle t'apprenne seulement qu'une belle personne doit sans cesse être sur ses gardes, & que si elle reçoit l'hommage de tous les hommes, comme la divinité, elle ne doit couronner que celui qui mérite son choix. Peut-on t'aimer avec plus d'ardeur & de sincérité que moi ? Non, adorable de Bligny ; tu ne doutes plus de l'excès de mon amour ; & je me félicite de pouvoir t'en donner toutes les preuves imaginables.

LETTRE XXII.

Madame de BLIGNY *au Comte d'*ORABEL.

VOTRE ſilence, Monſieur, me dit ce que je dois penſer. Vous avez pris votre parti ; je vais prendre auſſi le mien. Mais avant de vous faire un éternel adieu, qu'il me ſoit permis non d'excuſer ma faute, mais de la rendre moins criminelle. La raiſon ſeule, ou l'intérêt, ſi vous voulez, m'avait fait déſirer d'être votre épouſe ; je n'avais rien négligé pour cela : il me ſemble que je vous avais aſſez bien amené à mon but. Il eſt fâcheux que j'aye perdu dans un inſtant le fruit de toutes mes peines : il eſt vrai que mon adreſſe ne ſerait nullement en défaut, ſi

vous ne vous étiez avisé d'arriver plutôt que je ne vous attendais. C'est votre brusque impatience qui détruit le bonheur que nous aurions goûté ensemble, chacun à notre manière. Ainsi c'est donc à vous seul, Monsieur, qu'il faut s'en prendre. Quant à ce que vous avez vu, je vous observerai qu'il n'y a rien-là que de fort naturel. J'étais liée avec ce jeune Officier du vivant même de mon mari, longtems avant que je vous connusse le moins du monde. Quel titre aviez-vous de plus que lui pour prétendre à mes bontés? Je juge que vous êtes aussi égoïste que le vulgaire des amans, qui veulent tout le bonheur pour eux, & je vois que vous êtes du nombre de ces hommes, qui se permettent souvent des infidélités avérées, & sont assez injustes pour trouver

mauvais que leurs femmes ou leurs maîtresses se permettent de les imiter. Oh ! c'est avoir trop de torts vis-à-vis de moi ; je ne veux plus avoir à me plaindre de vous ; soyons quittes l'un envers l'autre ; cherchons, chacun de notre côté, quelqu'un qui nous convienne mieux. Je prévois que mon choix ne tardera pas à se faire ; car je vous avertis que quand vous recevrez ma Lettre, je serai partie pour une province éloignée, où je compte épouser votre rival. J'ai crainte que vous ne publyiez ici mon aventure ; je sais qu'on ne fera qu'en rire ; mais je suis bien aise d'attendre pour reparaître, qu'une autre histoire ait fait oublier la mienne. Adieu, Monsieur ; je vous félicite de ressentir un amour qui s'éteint aussi promptement ; s'il avait été tel que vous prétendiez me le faire croire,

vous auriez été moins tranquille depuis deux jours ; vous seriez sûrement venu m'importuner de vos plaintes & de vos fureurs. Je suis charmée que vous ayez un cœur qui sache se prêter aux circonstances. Cependant je vous souhaite une femme qui soit plus heureuse que moi à cacher ses intrigues.

LETTRE XXIII.

Le Comte d'ORBEL au Baron de VRINIAC.

TOUTES mes recherches ſont donc inutiles! On ignore abſolument la route qu'elle a priſe. Elle s'éloigne perſuadée que je ne l'aime plus; & c'eſt ce qui redouble mon déſeſpoir. Malheureux que je ſuis! fallait-il tant tarder à lui écrire? Elle aurait reçu ma Lettre, elle aurait mieux connu le cœur de ſon amant. Qu'avais-je beſoin de différer un retour d'où dépendait ma félicité? Après que les premières impreſſions de ma douleur ont été diſſipées, je devais tout de ſuite voler à ſes pieds, lui proteſter que je l'aimais trop pour ne pas lui accorder ſon

TAYLOR INST. OXFORD

pardon : elle aurait vu que j'étais tout-à-la-fois amant délicat & amant paſſionné ; ſes vœux auraient été comblés ainſi que les miens ; car il eſt aiſé de s'appercevoir par ſa Lettre, que le dépit de ſe croire dédaignée l'a portée précipitamment à épouſer mon rival : les tendres ſentimens qu'elle a pour moi percent même à travers la froideur & la dureté de quelques-unes de ſes expreſſions. O Dieu ! par quelle fatalité me ſuis-je privé d'un bonheur qui était l'objet de tous mes deſirs ! j'aurais redoublé de ſoins & d'empreſſemens ; mon unique étude aurait été de lui faire oublier qu'elle avait pu aimer un autre que moi. Je l'aurais facilement amenée à pratiquer les devoirs d'une épouſe ſenſible & vertueuſe. Elle ne s'eſt rendue coupable que d'une faibleſſe ; la confuſion qu'elle a fait paraître,

montre qu'elle n'eſt point enhardie dans le crime.... Hélas ! je ne fais que me convaincre de plus en plus de la félicité qui m'eſt ravie ; chaque inſtant qui l'éloigne de moi me fait ſentir davantage tout mon malheur ; & combien je l'adore.... Ma conſolation eſt de penſer que je n'y ſurvivrai pas.... Déjà une fièvre brûlante me conſume... Les Médecins, qu'on a appellés malgré moi, veulent que je garde le lit, & me preſcrivent le repos, des ſaignées.... Eh ! que pourra tout leur art ? mon mal eſt au fond de mon cœur, & je chéris le tourment que j'endure.... Le ſouvenir de l'adorable de Bligny me pénètre d'une triſteſſe lente & progreſſive, dont je me plaîs à faire mes délices.... Qué la mort ſerait cruelle ſi elle m'ôtait cette ſenſation douloureuſe & délectable.... O mon ami ! mes

forces s'éteignent, à peine puis-je t'écrire que mon dernier soupir est pour ma chère de Bligny, & pour

. . . . . .

. . . . . .

LETTRE XXIV.

Le Valet-de-Chambre du Comte d'ORABEL au Baron de VRINIAC.

MONSIEUR,

L'état de mon cher Maître eſt déſeſpéré tout-à-fait. Depuis pluſieurs jours il eſt ſans connaiſſance, & ne revient à lui que pour entrer dans un tranſport furieux; alors il faut deux ou trois hommes pour le tenir. Dans ces momens de violentes agitations, il ne fait que vous demander, & que prononcer le nom d'une certaine Madame de Bligny, qui vient de partir de Bordeaux avec un monſieur, Officier dans un Régiment, & de

laquelle on ne dit pas beaucoup de bien. Je vous assure, Monsieur, que nous sommes tous bien affligés de voir notre pauvre Maître si mal. Moi, en mon particulier, je ne cesse de pleurer & de prier le ciel de nous le conserver. Il est si bon, si généreux! il n'y a que sa grande vivacité; mais sa colère s'appaise tout de suite. Je voudrais pour tout au monde que vous fussiez auprès de lui; votre vue pourrait le calmer, & il paraît qu'il la desire beaucoup. C'est moi qui ai eu l'honneur de vous envoyer la dernière Lettre qu'il vous écrivit, & qu'il n'eut point la force d'achever.... Les Médecins sortent à l'instant.... O mon Dieu! ils ont dit entr'eux qu'il ne passerait peut-être pas la journée. Nous allons perdre un bien bon Maître, & vous, Monsieur, un bien véritable ami;

aussi nous le pleurons tous comme si c'était notre père.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

LOUIS PICAUD.

LETTRE XXV.

Le même, au Baron de VRINIAC.

MONSIEUR,

La nuit critique s'eſt heureuſement paſſée, & ce matin l'accès de fièvre était moins terrible. Les Médecins n'oſent point ſe flatter encore; mais ſi la violence du mal peut diminuer de quelque choſe, il faudra peut-être eſpérer que cela ira de mieux en mieux. Veuille le bon Dieu nous faire cette grace! A peine s'eſt-il ſenti un peu plus tranquille aujourd'hui, qu'il m'a appellé auprès de ſon lit, pour m'ordonner de vous écrire, Monſieur. Il n'avait pas beſoin de me le recommander; je ſais trop dans

quelle inquiétude vous êtes pour vous y laiſſer par ma faute. Je me hâte donc d'avoir l'honneur de vous faire part du mieux qu'éprouve notre cher malade : mais il faut encore que la journée de demain nous raſſure. S'il y avait du changement, je ne manquerais pas de vous en informer, & de me dire toujours bien reſpectueuſement, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE XXIV.

Le Comte d'ORABEL au Baron de VRINIAC.

TON ami respire encore ; il touchait avec joie à son dernier moment ; mais son tombeau s'est fermé lorsqu'il croyait y descendre, pour y goûter un éternel repos. Me voilà rejeté sur ce misérable globe ; je vais continuer à parcourir la carrière pénible de la vie : je suis du nombre des êtres souffrans & malheureux, lorsque je me flattais de voir détruire ma fragile existence, & de m'endormir dans la nuit du néant. Je dois me préparer à de nouvelles peines, car il suffit d'exister, pour éprouver l'infortune & des chagrins continuels, ou pour être déchiré

par les traits de la douleur. Quelle eſt la créature raiſonnable qui puiſſe ſe dire véritablement heureuſe ? L'indigent plongé dans la miſère & le riche qui nage dans l'opulence, n'ont-ils pas chacun leurs ſujets d'affliction ? S'il y avait un être toujours ſatisfait de ſon ſort, ſa félicité ſerait troublée par le ſpectacle des maux ſans nombre, qui tourmentent les triſtes habitans de la terre. Hélas ! j'avais tant de plaiſir à ſentir par degrés la deſtruction de mon être ! J'étudiais ce qui ſe paſſait en moi à l'approche du moment où j'allais finir ; je m'étais fait une habitude & une ſorte de volupté de la douleur ; il ne me reſtait plus qu'un pas à faire pour connaître ce que nous éprouvons au paſſage de la vie à la mort. Je me diſais : Si l'homme s'ignore lui-même à l'inſtant de ſa naiſſance, & n'a que des ſenſations

imparfaites, il peut du moins réfléchir lorſqu'il va n'être plus. De cet heureux état, où l'on n'a de ſenſibilité que pour n'en plus avoir, je ſuis tranſporté malgré moi à celui où l'on n'attend que triſteſſes & ſouffrances. A ce ton lugubre, tu vas penſer que l'amour me cauſe encore un affreux déſeſpoir, & tu ſeras dans l'erreur. J'aime toujours Madame de Bligny, il me reſtera toujours le ſouvenir de ſes charmes, & des ſujets de plainte qu'elle m'a donnés; mais ma paſſion eſt calme & ma douleur moins vive; il ſemble que je jouïſſe d'un réveil agréable, après un ſonge cruel qui me cauſait de violentes agitations. Je ne puis attribuer cet étrange changement qu'aux nombreuſes ſaignées qu'on m'a faites, qui m'ont beaucoup affaibli, & ont porté dans mon âme une tranquillité ſalutaire. Comment

ſe peut-il que plus ou moins de ſang ait tant d'empire ſur elle?.. Mais n'entreprenons point de pénétrer les ſecrets de la Nature; qu'il nous ſuffiſe de jouïr de ſes bienfaits. Elle me ramène à la vie, non pour continuer à tyranniſer mon cœur par une paſſion impérieuſe, mais pour le conſoler par les douceurs de l'amitié.

LETTRE XXVII.

MA santé commence à se rétablir; je sens que mon âme, faiblement agitée, répand dans tout moi-même un bien-être délicieux. Je desire de revoir quelque jour Madame de Bligny; mais ce n'est plus ce desir impatient qu'irritait la moindre attente; c'est une émotion paisible & agréable. Les réflexions que j'ai faites sur l'état violent dont je viens de sortir, m'ont découvert tous les dangers de l'amour; je vois en frémissant combien un cœur aussi tendre que délicat doit craindre de se laisser enflammer. Qu'éprouve-t'on en effet, lorsqu'on a la faiblesse de faire choix d'une maîtresse? Tantôt ce sont des caprices qui vous excèdent, tantôt des rigueurs

qui vous affligent, & trop souvent des infidélités qui vous désespèrent. Les passions les plus tourmentantes vous agitent, vous entraînent à leur gré comme un vil esclave; & dans le sein du bonheur, vous n'êtes jamais heureux, il vous reste toujours des vœux à former. Je connais donc, un peu tard à la vérité, que le sentiment de l'amour fait ressentir des peines beaucoup plus cruelles que ses délices n'ont de charmes; &, pour mieux me défendre contre cet ennemi du repos & du bonheur, je suis résolu d'être indifférent avec toutes les femmes: je me défierai sur-tout des plus belles, & ne m'apercevrai pas plutôt que l'une d'entr'elles me fera une impression trop vive, que je la fuirai comme si elle était digne de ma haine. Je les regarderai toutes avec l'admiration qu'inspire le chef-d'œuvre de la

Nature, mais je me contenterai de les admirer : ainſi que l'amateur des dons de Flore, admis dans un jardin, ſe borne diſcrétement à promener ſon œil enchanté ſur un parterre varié par mille fleurs différentes. Paſſe-moi cette comparaiſon poétique, ſi elle éclaircit ma penſée. J'écris rapidement tout ce qui ſe préſente au bout de ma plume, perſuadé que ce n'eſt pas de l'amitié dont on doit craindre la cenſure.

LETTRE XXVIII.

LE jeune Chevalier de Folirette ſort de chez moi; il eſt enthouſiaſmé d'une cotterie très-célèbre, où il eſt admis depuis une quinzaine de jours, & m'en a fait un éloge ſi brillant, qu'il m'a inſpiré la plus grande envie d'avoir le bonheur d'y être reçu. Je ne tarderai pas à jouïr de cette ſatisfaction, puiſque je dois être préſenté à la première aſſemblée qui ſe tiendra. A peine le Chevalier s'en eſt-il vu l'un des membres, que ſon attachement pour moi l'a engagé à me propoſer. On a auſſi-tôt nommé trois perſonnes, appellées *Commiſſaires*, je ne ſais pourquoi, chargées de prendre des informations ſur ma vie & mes mœurs. Leur rapport

m'a été très-favorable ; & après avoir ſoigneuſement recueilli l'avis de toute la cotterie, il a été décidé d'une commune voix, que j'étais digne de groſſir le nombre des élus. Tu conçois combien eſt reſpectable un corps où l'on ne peut entrer que lorſqu'on a examiné votre façon de penſer & de votre conduite. Ce qui m'étonne ſeulement un peu, c'eſt qu'il faut payer un droit de bienvenue, & qu'il ſemble, d'après cet uſage, que l'homme de mérite & vertueux, qui ſerait dans l'infortune, ne pourrait être reçu parmi ces perſonnes bienfaiſantes & éclairées. Mais ſans doute que ces ſages ont leurs raiſons pour exiger ce droit : peut-être le conſacrent-ils à des actes d'humanité.... O mon cher de Vriniac ! quelle ſera la félicité ſuprême dont je vais jouïr ! J'aurai pour compagnons, pour

amis, les bienfaiteurs du genre-humain; ma raiſon va s'éclairer, mes idées vont s'agrandir; les ſens n'auront plus d'empire ſur moi : je ne ſongerai qu'à imiter les exemples ſublimes de ſageſſe, dont je ſerai l'heureux témoin.

LETTRE XXIX.

LETTRE XXIX.

ME voilà donc initié dans la fameuse cotterie ; je sors de la perplexité où m'avaient plongé les cérémonies bisarres pratiquées à ma réception, & l'attente des mystères qu'on allait me révéler. On a beaucoup cherché à m'épouvanter, & il me semble que ce passe-tems-là n'est pas trop digne de vrais sages. Il est inutile de te dire que je n'ai eu nullement peur : pourquoi me serais-je effrayé ? pouvais-je craindre quelque chose au milieu d'honnêtes gens, dont plusieurs étaient de ma connoissance ? Toutes les simagrées qu'on a mises en usage sont donc absurdes, ou du moins fort inutiles. J'étais seulement embarrassé de marcher si long-tems un bandeau

sur les yeux. Enfin l'on m'a annoncé qu'on allait me découvrir les plus grandes vérités, qu'on allait me faire voir une lumière éclatante ; alors on a ôté mon voile, & j'ai été confondu de ne discerner que quelques bougies qui jettaient une lueur assez sombre, & de n'entrevoir, dans cette espèce d'obscurité, que quelques personnes rangées sur deux files. Surpris d'un spectacle aussi peu intéressant, j'ai écouté avidement les instructions importantes que j'allais recevoir, me flattant qu'elles seraient extraordinaires, ainsi qu'on me l'avait promis. Le tout s'est borné à me parler de Salomon & des Juifs, tellement que je me serais cru transporté parmi ces agens obscurs de toutes sortes d'affaires, si la plupart des personnes qui m'environnaient ne m'avaient été parfaitement connues. On m'a

enſuite appris certains mots barbares & inintelligibles, auxquels on donne, dans cette cotterie, une ſignification ridicule. On a fini par m'apprendre que j'avais le bonheur d'être admis avec des hommes qui étaient idolâtres de l'égalité, & je me ſuis apperçu, en regardant autour de moi, que les ornemens qui décoraient certains membres, & les places qu'ils occupaient, prouvaient directement le contraire de ce qu'on venait de me dire. Sans chercher à approfondir juſqu'où peut s'étendre le ſingulier ſentiment de mes nouveaux confrères, cette prétendue égalité ne ſe bornerait-elle pas entr'eux à l'inſtant qui les raſſemble? Alors elle ne ſerait qu'une vaine chimère: on ne pourrait pas même la comparer aux Saturnales des Anciens. Au reſte, je ne ſuis peut-être pas aſſez initié dans cette

étrange cotterie, pour en apprécier tout le ſublime. Je vais l'étudier avec ſoin, & je te ferai part de mes découvertes.... J'allais oublier de te dire, qu'après pluſieurs extravagances, faites très-gravement par des gens, que je crois raiſonnables, nous nous ſommes mis à table, où, après d'autres enfantillages, nous avons fait une chère exquiſe, & ſur-tout largement bu (1).

(1) J'ignore quelle eſt cette biſarre cotterie. Peut-être que les gens qui la compoſent, ſi elle exiſte encore, me ſauront mauvais gré de publier des miſſives qui la peignent avec des couleurs peu flatteuſes. Mais je les prie de conſidérer que le miniſtère d'un véritable homme de Lettres eſt de faire une guerre continuelle aux ridicules & aux abus par-tout où ils ſe trouvent: trop heureux quand il n'a pas le vice ou le crime à pourſuivre!

LETTRE XXX.

PLUS j'examine la cotterie dont je suis membre, & plus je suis étonné qu'elle soit si célèbre & si respectée. Cette sagesse merveilleuse, dont on m'avait fait tant d'étalage, se réduit à s'assembler une fois par mois, dans un lieu inaccessible à tout profane, comme s'il renfermait des choses qu'il faille cacher : là on s'astreint à garder un silence profond pendant deux ou trois heures, ou bien à ne parler à son tour qu'avec la permission du chef. Enfin ces sages, ou plutôt ces fous d'une espèce nouvelle, s'imaginent avoir fait des choses essentielles quand ils se sont présentés, qu'ils ont marché, & qu'ils ont bu différemment que les autres hommes. Ils passent

des heures entières à différter ſur les queſtions les plus frivoles, & mettent dans ces vaines diſputes la chaleur & l'emportement que dans le monde on rougirait d'employer pour des matières tout-à-fait graves. Un jour que nous n'avions point de ſouper, & que la ſéance avait commencé à l'iſſue du dîner, nous nous ſommes ſéparés à onze heures du ſoir, parce que nous avions eu la plus grande peine à nous accorder. Il s'agiſſait de décider ſi trois ou ſept d'entre nous ſeraient députés vers une autre cotterie. Le nombre impair obtient ſeul la préférence parmi les perſonnages extraordinaires dont je parle : il ſemble qu'ils ſoient aſſez ſimples pour s'imaginer que cinq ou neuf aient une vertu ſecrette, & ſoient ſupérieurs à dix ou à douze. Un Ecrivain les avait sûrement en vue quand il a

dit : *Il faut aux hommes des hochets à tout âge.* Mais on peut leur faire des reproches plus importans. Les sentimens de vertu & d'humanité deviennent presque des mots ridicules dans leurs bouches, à force de les leur entendre exprimer d'une manière vague & sans application : quelques-uns d'entr'eux parlent machinalement de bienfaisance, comme les coquettes louent leur fidélité, & les petits-maîtres leur modestie. Ce n'est pas qu'ils ne fassent quelques aumônes, mais elles sont peu importantes, & perdent leur mérite par l'ostentation qu'ils y mettent. Quel bien considérable peuvent faire des gens dont la fortune est souvent très-médiocre, & qui se jettent dans des dépenses infinies par les frais multipliés qu'ils paient en commun, & sur-tout par les sommes qu'ils prodiguent en

banquets ? S'ils étaient moins jaloux de décorer l'endroit où ils s'assemblent, & s'ils se régalaient moins splendidement, ils pourraient être plus charitables. Aussi n'ai-je point été surpris de voir un pauvre diable, membre d'une cotterie, obligé de déguerpir par ses généreux confrères, dès que son indigence a été connue. Au reste, ces gens-ci sont tout en allégorie ; ils ont créé des chimères pour s'en occuper ; leurs graves mystères ressemblent aux jeux des enfans. Pour tâcher d'avoir l'air raisonnable, ils deviennent encore plus fous, parlent & agissent entr'eux avec une emphase vraiment comique : ils édifient des temples, & n'ont pas une seule pierre ; de-là vient peut-être qu'ils se croient très-vertueux avec une vertu fort commune. Il en est pourtant parmi eux qui m'inspirent une

ſincère eſtime : ce ſont ceux qui regardent la cotterie comme un badinage, & n'oſent avouer dans le monde qu'ils en ſont membres. Que penſer des enthouſiaſtes, des fanatiques, toujours prêts à en vanter l'excellence? Ce qu'on peut en dire de mieux, c'eſt que l'eſprit ne les tourmente pas beaucoup, & qu'ils ont la vue ſi ſinguliérement conformée, qu'ils voient tous les objets en beau. Eh! comment ne s'apperçoivent-ils point que l'orgueil domine preſque tous leurs membres, & qu'il eſt l'unique baſe, le ſeul mobile de la cotterie? Qu'ils y faſſent attention, ils connaîtront que la petite vanité d'avoir un rang diſtingué, d'être quelque choſe dans leurs aſſemblées, d'y être reçu avec plus ou moins d'honneurs, occupe ſérieuſement leurs graves confrères, malgré la modeſtie qu'ils affectent.

Je viens de voir l'un de ces ſages pleurer de joie : parce qu'à la pluralité des voix, on lui a donné le nom de *Soleil*.

Adieu, mon ami ; tâche de t'amuſer du détail de toutes ces folies.

LETTRE XXXI.

POUR dissiper l'ennui qui gagne même les plus enthousiastes de la cotterie, quelques-uns d'eux ont imaginé d'admettre des femmes dans leurs assemblées : aussi-tôt ils ont composé un code de loix extravagantes, & des cérémonies encore plus folles que celles qui se pratiquent à la réception des confrères. Mais ils ont craint de confier à l'indiscrétion d'un sexe léger les riens dont ils s'occupent gravement, ils ont inventé d'autres simagrées, d'autres secrets tout aussi peu importans que les leurs. Je ne serai point étonné que dans quelques années, l'imagination exaltée des galans confrères ne leur fasse soutenir que ces puériles bagatelles leur

ſont venues par tradition depuis le commencement des ſiècles. Je viens de les voir mettre en uſage, & j'ai eu bien de la peine à m'empêcher d'éclater de rire. Nous avons reçu des femmes de riches Négocians, deux jeunes & jolies Marquiſes, & les moitiés vives & enjouées de quelques hommes de Robe. Je ne puis blâmer les Dames de ſe ſoumettre à de telles extravagances, puiſque notre ſexe adopte avidement bien d'autres travers. D'ailleurs, je dois dire à leurs louanges qu'elles ſont ſupérieures aux confrères de la cotterie, vu qu'elles ne s'en font point une affaire ſérieuſe, & ne la regardent que comme un ſimple badinage.

Lorſque toutes les formalités biſarres ont été finies, il était près de minuit : enfin l'on nous a permis d'aller nous mettre à table ; nous

nous sommes rendus dans la salle du festin avec une joie bruyante, non-seulement parce que nous avions beaucoup d'appétit, mais parce que nous étions horriblement fatigués de l'excessive longueur de la séance, & que plusieurs d'entre nous, assis ou debout depuis si longtems, sans pouvoir proférer une seule parole, étaient excédés d'une telle contrainte. Je me suis trouvé placé à table auprès de la petite Marquise de Varebec. C'est une personne charmante, une vraie miniature; sa taille de poupée, ses manières enfantines lui donnent des grâces infinies. Les égards & l'estime qu'on avait inspiré pour nous à nos belles convives en les admettant à nos orgies, l'extrême gaîté qui règnait au festin, le mystère qui nous entourait, tout portait dans leur âme une douce volupté: aussi le

feu de leurs yeux le disputait-il à l'éclat des diamans dont elles étaient couvertes. Je ne sais par quel hasard ma main s'est portée sur celle de ma jolie voisine ; je l'ai serrée sans le vouloir, nos regards se sont rencontrés, & un soupir mutuel s'est échappé du fond de notre âme. Alors je n'ai plus été maître du trouble de mes sens, mon genou a pressé celui de l'aimable Marquise, & j'ai senti son pied mignon toucher légèrement le mien. Je n'ai pu m'empêcher de dire des choses tendres ; on les a écoutées d'un air gracieux. Cependant j'ai songé en frémissant aux malheurs que m'avait fait éprouver l'amour ; j'ai vu que mon repos allait encore être troublé : frappé de ces réflexions cruelles, je suis devenu triste, rêveur, & me levant précipitamment à la fin du repas, j'ai fui le danger qui me menaçait.

LETTRE XXXII.

NOTRE cotterie eſt dans un déſordre épouventable : la diſcorde y établit ſon affreux empire, & elle eſt devenue le théâtre d'une guerre civile. Les tracaſſeries & les débats y règnaient long-tems avant que j'aye eu la faibleſſe de m'y faire initier : je ne tardai point à m'en appercevoir ; mais je penſai que des gens qui ſe croyaient au-deſſus des faibleſſes humaines, ne manqueraient pas de s'accorder ; je me diſais qu'ils auraient au moins la ſageſſe de vivre entr'eux en bonne union. J'avais trop bien auguré de la vertu de ces Meſſieurs. Les querelles ont continué ; rarement on était du même avis : nos aſſemblées ſe paſſaient en diſcuſſions éternelles. Il

en eſt réſulté des haînes ſecrettes & déclarées; les plus emportés en ſont venus juſqu'à lâcher de gros mots contre leurs adverſaires. Mais toutes ces diſputes ne produiſaient que du bruit : après qu'on avait bien crié ſans s'entendre, on feſait une paix ſimulée, & chacun ſe retirait tranquillement. La ſéance de hier ne s'eſt pas terminée d'une manière ſi heureuſe. Il s'agiſſait de recevoir les comptes de celui des membres qui tient en caiſſe l'argent de la cotterie, argent qui provient des cottiſations annuelles, & du droit des réceptions. Ce tréſorier a déclaré qu'il n'avait plus de fonds entre les mains : quelqu'un lui a repréſenté qu'il devait encore en avoir. Il a proteſté du contraire : on a inſiſté ; les têtes ſe ſont échauffées, & un démenti s'eſt donné. Le vertueux membre, ſi grièvement

insulté, a tiré son épée, & s'est élancé sur son respectable antagoniste : au-lieu de les séparer, chacun a pris parti ; tous ces sages ont cherché mutuellement à s'égorger. Les combattans poussés & culbutés ont renversé les lumières ; moi j'ai gagné la porte avec beaucoup de peine, & je me suis prudemment sauvé de ce lieu d'horreur en me promettant bien de n'y retourner de ma vie.

LETTRE XXXIII.

J'AI rencontré hier au Spectacle la Marquise de Varebec; elle est venue avec sa compagnie, se mettre dans la loge où j'étais. Je me serais retiré aussi-tôt, si je l'avais pu décemment. Il m'a fallu rester auprès d'une personne trop belle & trop aimable pour qu'on puisse la voir avec indifférence. Je t'avoûrai même que malgré mes efforts pour me distraire d'un si charmant voisinage, & malgré l'attention que j'affectais de donner à la pièce, il m'arrivait très-souvent de jetter les yeux sur elle, & qu'à la violence que je m'étais faite d'abord, a succédé la plus douce satisfaction. Eh! pourquoi me serais-je refusé au plaisir d'admirer ses attraits, puisque je

me tenais en garde contre eux ? Elle m'a paru embellie, une tendre langueur la rend encore plus intéressante. Comme je goûtais le bonheur pur de contempler une si jolie personne, elle s'est penchée vers moi, & m'a dit tout bas, qu'elle était étonnée de ne m'avoir point encore vu chez elle, & qu'il fallait dès le lendemain réparer ma faute. Pouvais-je me dispenser de la remercier de son invitation obligeante ? Si j'avais fait autrement, j'aurais commis une impolitesse impardonnable. J'irai donc chez cette femme charmante, mais seulement pour lui faire une visite de bienséance ; & dussé-je passer pour un sauvage, j'éviterai ensuite toutes les occasions de la rencontrer.

LETTRE XXXIV.

Je ſors de chez la Marquiſe; je l'ai trouvée ſeule, & j'en ai frémi: je me ſuis repenti alors de la complaiſance que j'avais eue. Cependant j'ai diſſimulé mon trouble & mon inquiétude, & j'ai paru enchanté du tête-à-tête. Que l'homme eſt faible, ſur-tout quand il veut réſiſter à l'amour! A peine avions-nous parlé quelques inſtans de choſes indifférentes, que la converſation s'eſt animée: j'ai loué des charmes que je voulais feindre de ne point remarquer; j'ai preſſé de mes lèvres brûlantes une main délicate, plus blanche que la neige. Ce tranſport impétueux a fait ſourire la Marquiſe, & une aimable rougeur s'eſt mêlée aux lys de ſon teint. O Dieu! que

cette expreſſion de pudeur & de volupté la rendait adorable ! Je n'ai pu réſiſter à tant de charmes réunis, je ſuis tombé à ſes genoux, & je lui ai juré de l'aimer toute ma vie. Le déſordre de mon diſcours, les mots entrecoupés & ſans ſuite que je prononçais à peine, en annonçant tout le trouble de mon âme, ont dû lui peindre beaucoup mieux la ſincérité de mes ſentimens, que les phraſes les plus éloquentes. La Marquiſe, preſque auſſi émue que j'étais agité, m'a dit que j'obtiendrais ſon cœur, ſi je le méritais par la perſévérance. Une viſite lui eſt arrivée en ce moment, je me ſuis retiré, enchanté du bonheur que je prévois.

Oui, je veux l'adorer, cette femme ſi digne de mon hommage : elle chaſſera l'importune idée de la perfide Bligny, qui vient encore

quelquefois me tourmenter. Mais faudra-t'il que je soupire long-tems après la certitude de lui plaire ? Plus le bonheur auquel j'aspire est délicieux, & plus je brûle d'impatience d'en jouïr. Ah ! que l'attente est affreuse, quand on aime aussi vivement que moi ! Faut-il donc être conduit à la félicité par les tourmens & le désespoir ? Quoi ! parce qu'il est des femmes qui ont lieu de se plaindre d'avoir eu trop de confiance, de tendres amans, brûlans de tous les feux de l'amour, languiront après l'instant qui doit combler leurs vœux !

LETTRE XXXV.

JE ne suis point encore parvenu au bonheur de l'objet de tous mes desirs ; cette félicité tant retardée me rend le plus malheureux des hommes. Que votre sort est digne d'envie, froids amans, qui attendez avec tranquillité qu'on cesse de vous accabler de rigueurs ! Pour moi je suis dans une agitation impossible à exprimer : tout mon sang bouillonne ; je suis mille fois plus à plaindre que si je n'avais rien à espérer. Les regards, l'embarras timide de Madame de Varebec, m'apprennent en vain que le plus tendre aveu est près de lui échapper ; & qu'elle n'est retenue que par cette crainte & cette pudeur, qui donnaient un nouveau prix

à la Beauté, si elles n'éloignaient trop souvent la félicité de deux êtres qui s'adorent. Je lis dans ses yeux les sentimens favorables qui l'agitent en ma faveur, & sa bouche refuse jusqu'à présent de me les confirmer. Elle a soin de ne plus se trouver seule avec moi ; elle différe une explication que nous désirons l'un & l'autre avec la même ardeur : suis-je assez malheureux ?

Tandis que la Marquise me désespère par son extrême retenue, son mari me persécute par les marques d'amitié dont il m'accable : il est tous les jours chez moi, il prend le plus vif intérêt à ma santé, à tout ce qui me concerne ; il voudrait que je n'eusse point d'autre table que la sienne. Comme il me trouva l'autre jour plongé dans une profonde rêverie, & qu'il crut voir sur mon visage quelques impressions

de

de triſteſſe, il me preſſa beaucoup de lui en découvrir la cauſe, & m'offrit ſa fortune, au cas que j'euſſe beſoin d'argent. Que penſerait-il de moi s'il ſavait que je n'ai d'autre chagrin que celui de n'avoir point encore triomphé de la vertu de ſa femme ? Ses procédés me couvrent de confuſion ; je ne puis douter qu'il ſoit ſincérement mon ami ; & je me propoſe de le déshonorer ! Plutôt que le comble de l'ingratitude me rende le plus mépriſable des hommes, j'ai envie de renoncer à ma coupable entrepriſe.... Mais pourquoi aurais-je des ſcrupules ſi déplacés de nos jours ? Dois-je ignorer qu'ils ſont paſſés de mode, & qu'actuellement l'ami de l'époux doit néceſſairement être celui de Madame ? Ne nous rendons plus ridicules par des préjugés gothiques ; ſuivons les exemples illuſtres

qu'on me donne dans le monde ; & ſi le remors crie quelquefois au fond de mon cœur, feſons taire ſa voix importune dans les bras du plaiſir.

LETTRE XXXVI.

O MON ami! félicite-moi, je ſuis certain d'être aimé d'une femme adorable, je ſuis ivre d'amour & de joie; le même inſtant qui m'a fait entendre ces précieuſes paroles: *Cher d'Orabel, je partage vos ſentimens;* cet inſtant ſi fortuné m'a fait obtenir tout ce que l'amour réſerve de délices aux amans fidèles, tous les biens qu'il répand ſur les hommes dignes de ſes précieuſes faveurs, ſans leſquelles la vie ne ſerait qu'un long tiſſu d'infortunes. J'étais aux pieds de mon amante, quand ſa bouche timide m'a fait un aveu ſi long-tems attendu: la félicité dont je jouiſſais m'en a fait déſirer une plus grande; elle m'a oppoſé une réſiſtance qui m'annonçait les der-

niers combats d'une vertu mourante. Enfin elle s'eſt jettée éperdue entre mes bras.... Qui ne vous adorerait, Sèxe charmant, dont dépend ſeul notre bonheur ? Ah ! ſans vous que ſeraient les rangs, les biens, les dignités, la grandeur des Rois ? Dans quelle barbarie ſerait même plongé l'univers entier ? Vous ne vous contentez pas d'adoucir nos âmes, vous les comblez encore d'une félicité ſuprême.... Faut-il que les délices que j'éprouve ſoient troublés malgré moi par l'idée de l'outrage que je fais à un homme eſtimable, qui a la plus entière confiance en moi, qui me croit digne de ſon amitié ? Soit faibleſſe, ſoit ſentiment vertueux, je ne puis le voir ſans rougir, ſans être pénétré de confuſion.

LETTRE XXXVII.

Je n'aurai pas long-tems à me reprocher mon indigne conduite à l'égard du Marquis : mon étoile maudite vient d'y mettre ordre ; & je ſuis réduit à me déſeſpérer d'être forcé de vivre déſormais en honnête homme.... C'eſt donc ainſi que le vice nous dégrade?... Apprends par quelle voie le ciel me corrige, & prend ſoin de m'éclairer. Je me livrais ce matin aux idées les plus riantes, en ſongeant au bonheur que j'avais d'être aimé de Madame de Varebec, quand un de ſes gens m'a remis un billet, qui m'a plongé dans la plus vive inquiétude. Il ne contenait que ces mots : — » Je veux ſortir du trouble affreux où je ſuis : venez ſans perdre

» un seul instant, j'ai des choses » importantes à vous dire.... In» fortunée!... Pourquoi vous ai-je » connu!» — J'ai couru, j'ai volé auprès d'elle.... O Dieu! quel triste spectacle! elle était baignée dans ses larmes. Je lui ai demandé en tremblant la cause de sa douleur: » Monsieur, m'a-t'elle dit d'une voix » entrecoupée, ne nous voyons » plus, il y va du repos de ma vie: » les sentimens que vous m'inspiriez » feraient le malheur de mon mari... » Il méritait une épouse moins cou» pable.... Si vous m'aimez véri» tablement, laissez-moi me rendre » digne de sa tendresse: oubliez» moi, ne paraissez plus ici.» — J'étais si accablé de ce coup imprévu, que je n'avais pas la force de l'interrompre; enfin j'ai repris mes esprits, je l'ai conjurée d'avoir pitié d'un amant qu'elle allait réduire

au déſeſpoir, & dont l'amour ſeul avait fait tout le crime, en le contraignant de manquer à l'amitié, à l'honneur. Elle a refuſé de m'entendre, & s'eſt jettée précipitamment dans ſon cabinet, dont elle a fermé la porte, en s'écriant qu'elle me diſait un éternel adieu, & que la conduite que j'allais tenir lui prouverait les ſentimens que j'avais eu pour elle. Il m'a fallu me retirer ſans pouvoir la fléchir; je me ſuis éloigné de cette maiſon le déſeſpoir dans le cœur.... Eh bien! cher ami, que penſes-tu de ma deſtinée? Trahi par une femme que j'idolâtrais; j'en retrouve une autre qui ſemble faite pour me rendre heureux; & tout-à-coup elle m'ordonne de la fuir: le remors, la vertu remplacent dans ſon cœur l'amour qu'elle m'avait juré, & feront déſormais tout mon malheur.... Il

ne me reſtait plus qu'à déteſter les ſentimens les plus eſtimables, & qu'à leur préférer le crime.... Ah! je m'abhorre moi-même.... Je lui obéirai à cette femme généreuſe, que je n'oſerai aimer, mais que je regretterai ſans ceſſe.... O Dieu! ſi ce changement qui m'étonne & me déſeſpère venait d'une cauſe odieuſe; ſi ſon retour à ſes devoirs provenait d'inconſtance, de refroidiſſement pour moi!... Non, elle répandait des larmes trop ſincères... Je dois l'approuver & l'admirer, quand je la perds pour toujours.

LETTRE XXXVIII.

JE ne me connais plus.... je suis un monstre..... déteste-moi.... je voudrais être mort. La séduction que j'ai portée dans une âme innocente ne fera pas seulement mon supplice, elle plonge dans les larmes, dans la douleur, une femme trop sensible, & abrège les jours de l'époux vertueux qui l'adorait.... C'est moi seul que le ciel injuste aurait dû prendre pour victime.... Funeste cotterie, société qui rend l'homme plus pervers, au-lieu de le conduire à la sagesse, voilà ton affreux ouvrage : hélas ! sans toi, une tendre épouse jouïrait de sa vertu, un citoyen estimable ne descendait point au tombeau, & je serais sans remors..... Lis la Lettre que vient

de m'écrire la main glacée du Marquis de Varebec, & frémis; ne me regarde plus qu'avec horreur....

» Je touche à ma dernière heure, » Monsieur; l'affliction la plus profonde a flétri mon âme, tout ce » que j'avais de plus cher lui a fait » des bleſſures trop ſenſibles pour » que j'y puiſſe réſiſter. Mais en » mourant je vous pardonne à tous » les deux. Mon épouſe vertueuſe » ignorait les dangers auxquels une » jeune perſonne eſt expoſée dans » le monde : ne ſe tenant point en » garde contre la ſéduction, elle a » ſuccombé ſans pouvoir preſque » ſe défendre. Une lettre que j'ai » ſurpriſe, & qu'elle allait vous en» voyer, m'a dévoilé toute ſa faiblesse & la vôtre. Les repréſentations que je lui ai faites avec douceur, lui ont montré l'abîme » qu'elle s'était creuſé, l'opprobre

» dont elle s'était couverte : elle a
» vu que pour se rendre digne d'être
» mère, il faut n'avoir point à rougir
» un jour devant ses enfans. Péné-
» trée de la honte de sa faute & de
» la douleur que j'en ressentais, plus
» pour elle que pour moi, elle a
» voulu absolument que je fusse
» témoin de la prière qu'elle allait
» vous faire de ne plus la revoir ;
» elle m'a forcé de lui donner cette
» satisfaction. Caché dans son cabi-
» net, j'ai entendu comme elle
» vous a parlé, j'ai vu que la passion
» n'étouffait point en vous le re-
» mors.... Mais que ce remors est
» tardif!... J'aimais trop tendrement
» mon épouse, pour n'être pas dé-
» chiré de l'idée qu'elle avait pu se
» manquer à elle-même. Et c'est un
» ami qui détruit ma félicité ; qui
» fait deux malheureux à-la-fois !
» C'est vous que j'avais reçu dans

» ma maiſon avec tant de confiance, vous qui m'étiez ſi cher, c'eſt » vous qui m'enlevez le cœur de » ma femme, qui creuſez mon » tombeau!... Je vous pardonne » cet oubli de tous les devoirs; » vous êtes jeune, l'impétuoſité de » votre âge vous a ſeule entraîné. » Mais craignez de vous laiſſer encore dominer par vos ſens; ils » cauſeraient peut-être tous vos » malheurs. Recevez ces conſeils » d'un homme mourant : c'eſt la » dernière marque d'amitié qu'il lui » reſte à vous donner. » —

LETTRE XXXIX.

IL eſt mort.... & je le pleure quand c'eſt moi qui le tue! Sa veuve infortunée s'eſt renfermée dans un couvent. J'ai cru qu'il me ſerait permis de la voir, comme toutes les perſonnes qui prennent part à ſa douleur; mais elle m'a fait dire qu'elle me conjurait de reſpecter ſa retraite, où elle était réſolue de prendre le voile, & que ſi je m'obſtinais à vouloir la troubler dans l'aſyle qu'elle avait choiſi pour y finir ſes jours dans les larmes, je la forcerais de s'exiler dans quelque province éloignée.... Non, elle n'aura point à me reprocher de nouveaux malheurs; j'apprends enfin à reſpecter la vertu, & à lui faire les plus grands ſacrifices: je ne me

préſenterai jamais aux yeux de Madame de Varebec ; je me contenterai de porter ſon image au fond de mon cœur : il eſt juſte que j'expie tous les maux que j'ai cauſés. Peut-être que lorſque ſa triſteſſe ſera moins vive, elle me permettra de paraître devant elle & de briguer le bonheur de lui offrir ma main & ma fortune.... Vaine eſpérance ! Dois-je prétendre à une telle félicité, moi, vil ſuborneur, à qui elle peut reprocher les chagrins les plus cruels ? Je veux contribuer à me punir, je ſurpaſſerai ſon attente, je la fuirai toujours avec un ſoin extrême, plus la douceur de la voir ſera néceſſaire à ma ſatisfaction, & plus je m'efforcerai de m'en priver.... Pour achever mon juſte ſupplice, je me dirai que Vriniac, que mon ami, celui que j'aime depuis mon enfance, me

mépriſe, me haît & je ne verrai autour de moi que des cœurs indifférens, ou dont je ſuis abhorré.

LETTRE XL.

Eh quoi! tu daignes me plaindre, tu daignes me consoler, & je reçois de nouvelles assurances de l'amitié qui nous unit pour la vie! Je ne suis donc pas tout-à-fait malheureux, puisque je peux déposer mes peines dans ton sein. Mais le tendre attachement que tu m'as voué ne te rend-il pas trop indulgent à mon égard? Prends-y garde, mon cher, je n'ai plus cette âme pure, trésor du jeune âge, dont tu aimais tant la candeur & la naïveté, quand nous vivions ensemble: le vice a corrompu son innocence, & me donne mille peines pour un moment de plaisir. Tu ne vois en moi, dis-tu, qu'un jeune homme en proie aux passions, & qui serait tout-à-

fait eſtimable s'il ſavait les modérer. Comment remporter ce triomphe ſi difficile, lorſqu'un doux penchant, joint aux objets qui nous environnent, nous invite à céder ſans réſiſtance : en nous préſentant l'image enchantereſſe du bonheur, image qui s'évanouït quand on ſe flatte de l'atteindre ? Je n'ai point ta philoſophie, ou plutôt ta raiſon, pour me garantir de l'illuſion de mes ſens. Je veux cependant faire quelques efforts afin de te ſuivre de loin : je n'oſe me promettre d'être inſenſible aux attraits de ces femmes qui vous éblouiſſent & vous captivent dès le premier aſpect : hélas ! je connais tout l'empire de la Beauté ſur mon cœur. Mais je ne formerai que des liaiſons paſſagères, ſi je me ſens entraîner par un charme irréſiſtible. Ainſi je n'éprouverai plus les cruelles agitations de l'amour ;

l'idée de Madame de Bligny me troublera moins, & aucun attachement infidèle n'altérera les tendres ſentimens que m'inſpire la Marquiſe. Ce n'eſt pas tout, je forme encore un nouveau plan pour l'avenir. Les réflexions que j'ai faites ſur mes premières aventures dans le monde m'engagent à ne jamais ſoumettre ma liberté au joug du mariage. Indépendamment des inconvéniens d'un eſclavage éternel, des dégoûts, des regrets qui marchent à ſa ſuite, j'y vois le peu de fidélité dont ſe piquent la plupart des époux, les ridicules dont ils ſe couvrent mutuellement. Une foule de réflexions me frappe encore. Pourquoi donner le jour à des êtres qui s'agiteront triſtement dans un cercle d'infortunes, & qui auront à gémir ou des viciſſitudes du ſort, ou des paſſions qui ſubjuguent tous les humains ?

Traînons-nous sur ce globe de boue, puisque la Nature nous y jette sans nous consulter, & mourons tout entier, sans laisser après nous de misérables créatures, qui puissent nous reprocher leur existence. Il est vrai que les enfans qui naîtraient de moi auraient du bien & un état honnête; mais les richesses & un rang distingué suffisent-ils pour le bonheur de la vie? Si je jouïs d'une certaine opulence, qu'elle contribue à ma satisfaction personnelle; occupons-nous d'un avenir qui soit pour moi, & non du tems où je ne vivrai plus. Avec mon superflu, je ferai des heureux, s'il est possible d'en faire. Deux femmes m'auraient empêché de considérer les agrémens du célibat; elles n'existent plus pour moi, & je reprends toute ma raison. Les folies des autres tourneront à mon profit; j'aurai la délicatesse de

n'être point l'ami des époux, mais je ferai celui de leurs aimables moitiés. Au-lieu d'une triſte compagne qu'il dépend de moi de m'aſſujettir, j'en aurai de charmantes au gré de mes vœux : toujours libre en ne portant que des chaînes de roſes, je voltigerai de conquête en conquête, & la femme qui me fixera pour quelques inſtans, ſurpaſſera les attraits de ſes rivales, de même que le papillon ne ſe repoſe que ſur les plus belles fleurs.

LETTRE XLI.

TANDIS que mes passions sont un peu calmes, il me prend envie de mériter une place au Temple de mémoire. Tu ris, & tu ne sais où va me mener cet étrange début. Un instant de patience, & je vais t'informer de mes louables projets. Le grand nombre d'Auteurs qui fourmillent, se croisent, se heurtent & s'étouffent dans l'empire des Lettres, m'a fait imaginer qu'il n'était pas bien difficile de s'y faire un nom. J'ai donc formé le dessein de m'amuser à composer quelque ouvrage; dès que cette production de mon cerveau sera terminée, je te l'enverrai, afin que tu la remettes à un libraire intelligent. La capitale de la France est le centre des arts,

du goût, de la politeſſe. Il eſt tout ſimple que ma petite vanité me la faſſe préférer à ma province. Cependant je garderai l'anonyme, afin de cueillir tranquillement mes lauriers, ou de reſter inconnu ſi l'on s'aviſe de huer mon début littéraire. Je penſe que tu approuveras la nouvelle ardeur qui m'enflamme; celle-ci ne peut me procurer aucune eſpèce de chagrin. Je conſacreraiu tilement mes loïſirs, & qui fait ſi cette occupation eſtimable, qui exige le calme de l'ame, m'inſpirant peu-à-peu le goût de la ſolitude, ne me fera point haïr par la ſuite les plaiſirs tumultueux, & ſubjuguer les paſſions impérieuſes, qui juſqu'à préſent m'ont tyranniſé. Amour de la gloire, je m'abandonne à toi; élève, agrandis mes idées, tranſporte-moi hors de la ſphère où végètent les petits eſprits; &

pour prix de la noble ardeur que tu m'inſpires, fixe à jamais ma penſée dans l'univers, tandis que celle du commun des hommes s'envole comme une vapeur légère : fais braver à la plus belle partie de moi-même le pouvoir de la mort & du tems, procure à mes Ecrits l'immortalité.

Tu vois, mon ami, que j'entre déjà en enthouſiaſme ; je commence à devenir Auteur..... Mais je m'arrête, dans la crainte que tu ne me croies enflammé du feu poétique ; ce qui ſerait encore bien pis.

LETTRE XLII.

ON joue gros jeu dans la plupart des maiſons de notre bonne ville, & il m'arrive quelquefois de recourir à ce dangereux amuſement, avec précaution pourtant ; je ne lui ſacrifie que le moins d'argent qu'il m'eſt poſſible. Il me faudrait renoncer à la ſociété, ſi je prétendais être plus ſage ; car j'ai ſouvent entendu dire, lorſque le haſard fait rencontrer quelque perſonnage ſingulier, ennemi des cartes : *A quoi cet homme eſt-il bon ? il ne joue jamais.* Il eſt donc quelquefois raiſonnable de faire comme les autres. Je m'apperçois auſſi que les gens de mon âge, & même certains vieillards, ſe font un point d'honneur d'avoir une maîtreſſe : il eſt donc à propos

que

que je forme un tendre engagement. La prudence veut qu'on évite avec soin de se singulariser; d'ailleurs, il y a des usages auxquels il est fort agréable de se soumettre. Or, comme nous avons dans la robe & dans l'épée beaucoup de femmes qui ne demandent pas mieux que de recevoir l'hommage de quelqu'adorateur, & qui, divinités propices, ont toujours la complaisance de couronner les vœux qu'on leur adresse, mon choix ne sera pas difficile à faire; le tout sans préjudicier à la littérature, qui partage mes journées avec les graves occupations de mon état, les affaires, le jeu & mes plaisirs. J'ai donné le mouchoir à une grande femme très-bien faite, nommée Madame de Saint-Al, d'une vivacité, d'une étourderie étonnantes, & qui passe pour compter ses amans par le nom-

bre de ſes années. C'eſt directement ce qui m'a décidé en ſa faveur: il faut qu'elle ait du mérite, puiſqu'elle a fait tant de conquêtes; & puis on aime ſouvent à parcourir les routes charmantes fréquentées par un grand nombre de voyageurs. Une conquête un peu ſur le retour, dont toute la perſonne reſpire le plaiſir, fait éprouver une ſenſation plus piquante, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, qu'une beauté naïve & ſans expérience. L'indulgente Dame de tant de Chevaliers, qui règne maintenant ſur mes penſées, m'a prouvé qu'elle a beaucoup d'uſage: la déclaration de mon amour ne l'a nullement effarouchée. Encouragé par ſon extrême douceur, j'ai oſé être téméraire; mes tentatives l'ont fait rire, elle n'a repris ſon ſérieux que lorſqu'il n'était plus tems de ſe fâcher. Voilà de ces maîtreſſes pour

leſquelles on ne craint point de devenir fou d'amour. L'inconſtance eſt un beſoin, une vertu auprès d'elles; on les quitte ſans regret, avec autant de plaiſir qu'on les a priſes.

LETTRE XLIII.

J'AURAIS parié que je n'importunerais point ma nouvelle conquête par trop de fidélité, & que j'aurais la gloire de rompre le premier une liaison qui n'était fondée que sur le caprice ; eh bien, ma gageure eût été perdue. On vient de me congédier, au moment que je m'y attendais le moins. Je suis piqué, je suis furieux de n'avoir point tout l'honneur de la rupture. Mais qui se serait imaginé que nos amours devaient finir au bout d'une Semaine ? Cette aventure me servira de leçon, je ne serai plus si simple ni si dupe, & je me souviendrai bien qu'il y a des femmes auxquelles on ne peut être fidèle que deux fois vingt-quatre heures, si on veut

s'éviter l'affront d'être congédie. Je m'étais rendu chez Madame de Saint-Al; elle m'a reçu d'un air nonchalant, & m'a demandé, comme par diſtraction, ce que je lui voulais. Surpris d'une pareille queſtion, je lui ai demandé à mon tour ſi elle ne ſe ſouvenait pas de m'avoir vu quelque part. — » J'allais vous » écrire, a-t'elle repris, de ceſſer vos » viſites, parce qu'un amour éter- » nel eſt excédant, qu'il y a de quoi » périr d'ennui. Voilà je ne ſais » combien de tems que nous nous » voyons, & il eſt juſte que cela » finiſſe ». — Quoiqu'un peu pétrifié de cette ſingulière harangue, je lui ai répondu qu'elle avait raiſon de m'y faire ſonger, & j'ai gagné la porte en lui feſant une profonde révérence, & en lui riant au nez. — » A propos, s'eſt-elle écriée » comme j'allais ſortir, ne dites rien

» de ce qui s'eſt paſſé, ménagez ma » vertu ». — Un éclat de rire que je n'ai pu retenir, a dû lui apprendre de quelle nature ſerait ma diſcrétion; & je penſe qu'elle ne s'en inquiète guère. Le même jour je l'ai rencontrée chez la vieille Préſidente d'Ormont; elle y eſt venue avec un gros ruſtre Campagnard, qu'un procès amène ici; j'ai compris aux regards qu'elle lui lance, & à l'air doublement ſtupide du ſot Gentilhomme, qu'il eſt l'illuſtre perſonnage qui me ſuccède. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'elle m'a ſalué avec un ſérieux, un air de dignité, qui diſaient clairement: Monſieur je vous connais à peine; & elle s'eſt conduite avec moi pendant toute la ſoirée comme ſi je lui avais toujours été de la dernière indifférence. J'aurai la bonté de me prêter à ſes vues,

j'affecterai de ne la connaître qu'imparfaitement. Je lui en veux pourtant d'avoir rompu avec moi d'une manière si brusque ; elle n'avait qu'à attendre deux ou trois jours, je lui en aurais épargné la peine, & nous serions tous les deux contens l'un de l'autre.

LETTRE XLIV.

COMMENT! aucun Libraire n'a voulu faire l'avance de l'impreſſion de mon manuſcrit! Je ſuis bien étonné de ce refus diſcourtois : il faut que ces Meſſieurs ſoient bien timides, ou qu'ils ayent ſouvent eu à ſe repentir d'avoir haſardé leur argent. Ne nous laiſſons point abattre par un refus peut-être injuſte; le mérite eſt long-tems inconnu. Je te prie de faire imprimer mon ouvrage à mes dépens : on eſt contraint de tout acheter dans ce monde, ſimple néceſſaire, luxe, charges, dignités, femmes; il eſt donc tout ſimple que j'achète juſqu'à la gloire. D'après la néceſſité indiſpenſable de tout payer, quel triſte rôle doivent jouer ceux qui ſont ſans

fortune, & quel mérite étonnant ne leur faut-il pas pour jouïr de quelque diſtinction ? Quoique je n'aye point à me plaindre des biens & du rang que m'a diſpenſé le haſard, je prétends qu'il me comble de faveurs plus éclatantes ; & c'eſt par le jeu que je tâche de fixer les caprices de cet aveugle Dieu ? Il eſt vrai que pour y parvenir je riſque une partie de ma fortune, car je joue actuellement de très-groſſes ſommes ; mais quel eſpoir aurais-je ſi je ne haſardais que peu de choſe ? Les gains que je ferai ſeront équivalens aux dangers que j'aurai couru. Je ne fais nulle attention aux exemples effrayans des Joueurs ruinés, abimés ſans reſſource ; je ne me livre qu'à l'eſpérance de reſſembler à ceux qui ſe ſont enrichis autour d'un tapis verd : eh quoi, parce qu'un homme eſt tué d'une tuile

échappée d'un toît, s'enſuit-il qu'il ne faille jamais marcher dans la rue ; & parce qu'un Cocher maladroit renverſe votre caroſſe, vous bleſſe griévement, en conchura-t'on qu'il eſt indiſpenſable de n'aller qu'à pied ?

Je fais ſouvent la partie d'une Femme très-intéreſſante, qui joue auſſi gros jeu que l'on veut, & qui a commencé, comme moi, par ne chercher dans les cartes qu'un ſimple amuſement. Cette femme eſt réellement jolie ; je lui ſouhaite tout le bonheur poſſible, même quand je joue contre elle. Je crois qu'elle m'inſpire une paſſion plus vive, que ce ſentiment aveugle qui s'empare de nous ſans que nous en ſachions la cauſe, qu'on appelle ſympathie.

LETTRE XLV.

OUI, je ſerai toujours malheureux; le jeu ne m'eſt pas plus favorable que l'amour; j'ai perdu depuis quelques jours près de trente mille francs.... Cartes maudites! le nom de ton Inventeur devroit être en exécration à tout le genre humain. J'ai manqué cette nuit le plus beau coup du monde; j'avais Brelan de Rois; j'ai propoſé mon va-tout, qui était de mille louis; quelqu'un l'a tenu, & il avait Brelan d'As. Peut-on voir une preuve plus marquée de l'acharnement de la fortune à me perſécuter? Encore ſi j'avais perdu contre Madame de Grimmas (c'eſt le nom de la belle Joueuſe dont je t'ai parlé)! Mais le ſort lui eſt tout auſſi contraire qu'à moi; quand elle quitte le jeu,

à la pointe du jour, il lui reſte rarement un écu. Je ſuis étonné que les veilles & un malheur ſi conſtant n'altèrent point encore ſa ſanté ; ſes charmes ont preſque autant de fraîcheur & d'éclat, qu'avant qu'elle ſe ſoit livrée à la paſſion du Jeu. Pour moi, je ſuis méconnaiſſable ; je ne rentre chez moi que lorſque tout le monde ſe lève, & je puis à peine donner deux heures au ſommeil. Que je paie cher mon imprudence d'avoir adopté un amuſement funeſte, qui me paraiſſait d'abord une diſſipation innocente, & qui peut me ruiner dans un jour ! hélas ! maintenant je ne m'y livre plus pour diſſiper quelques inſtans d'ennui, c'eſt une fureur qui m'agite & me met les cartes à la main pendant toute une nuit pour précipiter dans l'indigence les inſenſés qui me reſſemblent, ou me réduire moi-même

au déſeſpoir. Ne devais-je pas conſidérer combien la paſſion du jeu eſt mépriſable & dangereuſe ? Quand on ne hafarde qu'une bagatelle, c'eſt qu'on n'eſt pas aſſez riche pour expoſer davantage ; & quand on ne joue que pour paſſer quelques heures, comment peut-on ſe diſſimuler qu'il étoit facile de mieux employer ſon tems ? D'ailleurs ; quelle ſomme modique qu'on conſacre à cet étrange amuſement, quelque déſintéreſſé qu'on ſoit, on ne peut guère s'empêcher d'éprouver une certaine peine lorſque la fortune s'obſtine à nous être contraire. De-là l'humeur qui trouble les meilleurs caractères, l'aigreur, les querelles. Mais, s'écrient les partiſans du jeu, c'eſt directement de cette viciſſitude de bonheur & de revers que naiſſent tous nos plaiſirs. Je leur répondrois, ſi j'avois envie de

disputer contre eux, qu'il n'en eſt pas moins vrai que la douceur de la ſociété perd tous ſes charmes, & qu'ils s'expoſent à procurer aux autres des chagrins cruels & à les reſſentir eux-mêmes. Le paſſe-tems qui fait leurs délices, rend injuſte & inhumain; puiſqu'on ſe plaint ſouvent de celui que le haſard favoriſe à notre préjudice, & qu'on ſe réjouït intérieurement d'une perte conſidérable qui tourne à notre avantage. Je vois encore dans la paſſion du jeu, la ſource fatale de l'avarice, d'une inſatiable cupidité. L'individu qu'elle agite, ne cherchant qu'à dépouiller ſes adverſaires, employeraît tout autre moyen, s'il le pouvait impunément. Il eſt vrai qu'il court une infinité de riſques, & qu'en voulant ruiner les autres, il peut l'être lui-même. Mais en quoi a-t'on une pleine certitude

du ſuccès ? Le fripon, le voleur de grand chemin ne mettent-ils pas un équivalent à ce qu'ils nous enlèvent ? l'un expoſe ſa liberté, & celui-ci ſa vie. Loin que le joueur ſoit excuſable, parce qu'il haſarde beaucoup pour s'enrichir quand la fortune le favoriſe, & qu'il y a même cent contre un à parier qu'il ne réuſſira point, je dis qu'il en réſulte, au contraire, que ſa folie eſt impardonnable ; car ne blâme-t-on pas dans le monde celui qui tente une entrepriſe trop incertaine ou ruineuſe ? L'homme qui ſacrifie chaque jour ou plutôt chaque nuit à l'aveugle divinité qu'on appelle le haſard, eſt donc une dupe ou un fou, en ce qu'il ne prévoit point l'eſpèce d'impoſſibilité de retirer ou de doubler ſon argent & les regrets qu'il ſe prépare pour l'avenir. Mais diſons qu'il ſe flatte de faire

un gain immenſe ; alors c'eſt un barbare qui ne cherche qu'à s'emparer du bien d'autrui ; & s'il n'a deſſein que de ſe délaſſer de ſon oiſiveté, il eſt bien à plaindre de ne pouvoir s'occuper d'une manière plus utile..... Et quand toutes ces réflexions m'ont vivement frappé, je perſiſte à me laiſſer entraîner par une paſſion ou ridicule ou funeſte ! Je ſuis mille fois plus coupable que l'être ſtupide qui prend machinalement des cartes, & paſſe des heures entieres autour d'un tapis verd en penſant auſſi peu qu'un automate. Mais j'éprouve qu'une fois que le vice nous égare, il lâche difficilement ſa proie. Je ſortirai pourtant de l'obſeſſion cruelle où je ſuis ; j'en connais trop les dangers, pour ne pas parvenir à en triompher. Avant de m'efforcer à remporter cette victoire ſalutaire,

je veux du moins reſaiſir les ſommes que j'ai perdues : ſi je ſurmontais tout de ſuite cette horrible manie, il faudrait renoncer pour toujours à l'argent qu'elle me coûte ; & je ne puis m'y réſoudre.

LETTRE XLVI.

Je ſuis confus du mauvais ſuccès de mon livre. Tu me marques que le Libraire chargé de le débiter n'en a preſque point vendu ; c'eſt une preuve que je n'ai nullement ſaiſi le goût du Public, & que je ſuis peut-être incapable de mieux faire à l'avenir. Il ſe peut fort bien que je me juge avec trop de rigueur, & qu'il ne m'ait manqué que des prôneurs, que le ſuffrage de ces ſociétés brillantes qui font dans la Capitale la réputation des Auteurs qu'elles préconiſent. Combien de Poëtes & d'Ecrivains ſeraient inconnus ſans l'engouement des cercles où ils ſont admis ? Puiſque je ſuis privé de cette reſſource ſi néceſſaire à la médiocrité & même au génie,

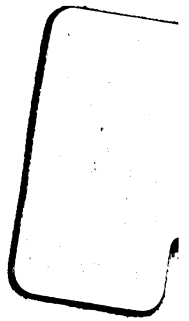
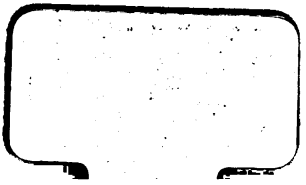
je renonce pour toujours à la Littérature : assez d'ouvrages obscurs vivent à peine un jour, sans que j'en augmente le nombre. C'est sans aucun regret que je cesse de me piquer de vouloir immortaliser mon nom. Qu'il est difficile de surnager sur cette mer immense qui engloutit presque tous les ouvrages d'esprit ! Indépendamment des rivaux distingués qu'on rencontre dans la même carrière, & qui vous disputent tous les passages du Temple de Mémoire, que d'obstacles & de dégoûts vous avez à vaincre ! Faites-vous mal, on vous siffle, on vous berne ; avez-vous le bonheur de bien faire, des critiques sans nombre tourmentent votre amour-propre, l'envie se déchaîne & s'efforce de vous noircir de ses odieux poisons. Un bon ouvrage vous accable des chagrins les plus sensi-

bles, & vous oblige de redoubler de travail pour atteindre toujours à la perfection, ſi rarement ſaiſie & ſi arbitraire; encore ne vous reſte-il le plus ſouvent, pour prix de tous vos ſoins, qu'une réputation incertaine. Les caprices de la mode, ou d'heureuſes circonſtances décident ordinairement des ſuccès littéraires. Il eſt aiſé de s'appercevoir que pluſieurs livres de nos jours, regardés comme excellens, perdraient infiniment s'ils étaient comparés à ceux qui ont eu la vogue autrefois. On applaudit des Romans dénués d'actions, remplis d'obſcénités révoltantes, des faits mépriſables gauchement rapportés par des Ecrivains obſcurs, aſſez peu judicieux pour croire corriger les mœurs en ſaliſſant l'imagination de ceux qui ont le malheur de les lire; on traite ce mi-

férable fatras de tableaux énergiques; & pour mieux le louer, on eſt contraint de proſcrire le goût. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que des Journaliſtes eſtimables ſe prêtent à célèbrer ces productions informes, dignes d'un éternel oubli; il eſt vrai qu'elles leur ſont parfaitement inconnues, & que, par complaiſance, ils inſèrent dans leurs feuilles l'extrait qu'en font eux-mêmes les Auteurs, qui ſe déclarent ſans honte & ſans pudeur les premiers Romanciers du ſiècle. Les gens ſimples ſont les ſeules dupes de ces louanges outrées & ridicules; les perſonnes inſtruites, qui ont parcouru quelques pages de ces prétendus Romans, en mépriſent davantage ceux qui les ont faits. Pour moi, incapable de manèges & d'intrigues, & n'ayant nul beſoin de vivre de ma plume, je te le répète

encore, je renonce à la vaine fumée de la gloire & aux ſtériles lauriers du Parnaſſe.

Fin de la première Partie.

O · Gs · SA

0.05.54